LE
MOBILIER FRANÇAIS
EN RUSSIE

MEUBLES DES XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES
ET DU COMMENCEMENT DU XIX[e]

CONSERVÉS DANS LES PALAIS ET LES MUSÉES IMPÉRIAUX
ET DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES

INTRODUCTION HISTORIQUE ET NOTICES DESCRIPTIVES
PAR
DENIS ROCHE
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG



ÉMILE LÉVY, ÉDITEUR
LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS
13, RUE LAFAYETTE, 13
PARIS

LIVRAISON II

TABLE DES PLANCHES

TOME II

(1) Une fausse manœuvre a fait graver sur les planches et imprimer au bas des notices *Pavlosk* pour Pavlovsk. C'est cette dernière forme qui est la bonne, telle qu'on la lit, du reste, dans l'*Avant-Propos* et dans les deux parties de l'*Introduction* de ces volumes.

LE
MOBILIER FRANÇAIS
EN RUSSIE

LE MOBILIER FRANÇAIS EN RUSSIE

MEUBLES DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
ET DU COMMENCEMENT DU XIXe

CONSERVÉS DANS LES PALAIS ET LES MUSÉES IMPÉRIAUX
ET DANS LES COLLECTIONS PRIVÉES

INTRODUCTION HISTORIQUE ET NOTICES DESCRIPTIVES

PAR

DENIS ROCHE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG

TOME II



ÉMILE LÉVY, ÉDITEUR
LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS
2, *RUE DE L'ÉCHELLE*, 2
PARIS

LE MOBILIER FRANÇAIS EN RUSSIE

INTRODUCTION HISTORIQUE

II

DE LA SECONDE MOITIÉ DU RÈGNE DE CATHERINE II AU RÈGNE DE NICOLAS Ier

Auprès du grand-duc Paul et de la jeune cour, la propagande que Catherine II essaya en faveur de « la simplicité anglaise » n'eut pas de succès. Paul voulait expressément que tout ce qui était à son usage vînt de Paris, et c'était, écrivait en 1770 le chargé d'affaires Sabatier, « autant par inclination pour nous que pour nos modes ».

(1) Une pareille inclination, — du moins pour nos modes, — guidait les sujets de sa mère. Pendant tout le règne de Catherine II rien n'est caractéristique, au point de vue de notre étude, comme le nombre des commandes d'objets de luxe confiées à nos fabricants par des Russes se trouvant à Paris. Ces commandes, ou celles destinées à des marchands russes, ne nous sont connues que lorsqu'elles firent l'objet de réclamations auprès du ministre des Affaires étrangères; pourtant il est tels volumes des Archives de ce département où il nous est donné d'en connaître beaucoup. Résumons-en certaines. En 1761, les marchands ébénistes de Paris, Gaspard Coulon et Claude Chevalier, supplient Choiseul d'interposer son autorité pour que le comte d'Apraxime leur paye une lettre de change de 3.260 livres pour marchandises fournies par l'intermédiaire d'un sieur Ravary (*) La même année, J.-B.-Lucien Delfosse, « marchand, fabriquant de cuir doré du Roy », réclame le payement d'une « tenture de tapisserie de toile tontisse, fond vert glacé à laisse verte et lizeré blanc, faite pour la salle du buffet de S. E. M. l'ambassadeur de Russie (**) ». (Ce même Delfosse était dès 1740 fournisseur de l'ambassade. *Mémoire remis au prince Cantémir.* — Arch. Min. Aff. Et. Moscou). En 1762, Charles Balthazar « md orloger et de mdes de France, rue du Roule à Paris » s'adresse à Choiseul et à Praslin au sujet d'une pendule à carillon d'or moulu (***). En 1764, le prince P. P. Repnine se plaint d'une avanie que lui a faite un marchand de porcelaine, de la même rue, nommé Desforges. Au moment où il partait pour l'Espagne comme plénipotentiaire, Repnine lui acheta pour 5.047 livres de marchandises. Il ne les reçut pas, bien que Desforges, qui cessait son commerce, les eût consignées à son banquier; et, malgré tout, Desforges avait en son absence obtenu contre lui une sentence du Châtelet (****). Un autre créancier de Repnine, un sellier nommé Lancry, fut « moins réservé que Desforges », écrit le lieutenant de police. Il fit saisir la vaisselle du ministre russe et fut payé (*****). Vers 1766, un maître bourrelier de Paris, nommé Dönon, réclamait au comte de Tchernychov, ambassadeur, 12.800 livres pour 8 harnais, 2 attelages à 6 chevaux, des garnitures de guides, fournis tant à lui qu'à son frère « qui devait être plénipotentiaire au congrès d'Augsbourg ». Détail intéressant, un article de ce compte porte 300 livres « pour l'apprentissage de M. Stiopane, son sujet » (sujet du comte Tchernychov) (******). A la fin de 1780, diligence

(*) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 67, fo 159.
(**) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 67, fo 461.
(***) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 70, fo 310.
(****) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 76, (5 juillet 1764).
(*****) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 76, (5 juillet 1764).
(******) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 80, (non folioté).

Peu après (1774), alors que le règne de la souveraine était à son apogée, Catherine se laissa aller à l'influence de Potemkine, ami des objets de France. Après le temps des grandes commandes faites aux Roëttiers par l'impératrice, ce fut celui d'une « bagatelle » très célèbre, confiée à de Mailly (une écritoire pour le Chapitre de l'ordre de Saint-Georges) et qui précéda de très peu, dans son exécution, les commandes données à Sèvres [1].

En 1777 le prince Bariatinski demanda à « Sève », comme on disait encore, le splendide service bleu turquoise qui est orné de camées et dont un grand nombre de pièces sont exposées aujourd'hui à l'Ermitage dans la nouvelle Galerie des objets précieux. Ce service de 744 pièces en pâte tendre coûta 328.188 livres. Chaque assiette revenait à la manufacture à 242 livres, les sucriers à 1.410 livres et les seaux à glace à 2.236 livres [2].

A l'exemple impérial, Potemkine ne manqua pas d'être touché par la célébrité de la porcelaine de France. Il parlait, en mai 1779, au chevalier de Corberon, des mesures qu'il avait prises pour se faire faire un service de vaisselle de notre manufacture. Il était si « curieux » de l'avoir que le chargé d'affaires insinuait au ministre que le roi lui en fît cadeau. L'idée ne dut pas être suivie car il n'y en a trace ni aux archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, ni à la manufacture de Sèvres. Les registres de comptes montrent, par contre, que les seigneurs russes passant à Paris ou y séjournant ne se faisaient pas faute d'acheter à Sèvres peu ou prou. En une seule année, de mai 1778 à mai 1779, on voit un prince Dolgorouki acquérir des déjeuners, des groupes d'après Boucher, des médaillons; un M. Pouschkin (Moussine-Pouchkine?) achète pour 1.432 livres de vases, d'assiettes et de groupes, et l'ambassadeur, le prince Bariatinski, prend pour un millier de livres de vases et une statuette de *Figaro*. Il n'est probablement pas de délicieux groupe de Boizot — sans parler du surtout du service aux camées, le fameux *Parnasse de Russie*, — qu'il n'envoie à sa souveraine. En juin 1779, il paie ainsi à la fabrique pour 81.000 livres de « sculptures ».

Trois ans après, le futur Paul Ier et sa femme, la grande-duchesse Marie Féodorovna, firent, dans leur tour d'Europe, le célèbre voyage en France qui eut une influence considérable sur l'affermissement du goût français en Russie. On sait avec quel élan le comte et la comtesse du Nord furent reçus à Paris et à Versailles, avec quelle bonne grâce ils y répondirent et quelle fut l'énormité de leurs achats, analogue à l'importance des présents qu'on leur fit.

A Lyon, où ils s'arrêtèrent en se rendant de Venise à Paris, on estima que

encore d'un sellier de Paris, nommé Tarin, pour que le prince Repnine, qui vient de rentrer à Paris, soit obligé de payer ce qu'il lui doit. Enfin des marchands de Lyon demandent des payements de dorures (Claude Mathieu, créance de 19.920 livres sur Moscou) (*). J.-H. Prost, fabricant de galons d'or et d'argent, créancier des Srs Barral et Chanony, Lyonnais établis à Pétersbourg (**). L'éventailliste Hochard est créancier du Français Dusmier à Moscou (***); le tapissier Jacques de Baize « ci-devant au service et pensionnaire de M. le Mal de Noailles », engagé comme tapissier à Vienne par le comte Tchernychov pour préparer ses appartements à Paris, répète contre cet ambassadeur ses frais de voyage (****), etc.

(1) L'histoire de l'écritoire de de Mailly sera rapportée en détail dans les volumes consacrés à l'orfèvrerie.

(2) Le Chevalier-Chevignard. *La Manufacture de porcelaine de Sèvres*, p. 88.

(*) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 102, fo 347.

(**) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 106, fo 121.

(***) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 100, fo 173.

(****) Aff. Ét. Paris. Corresp. Russie, t. 70, fo 310.

les jeunes princes dépensèrent, pour commencer, plus d'un million. Un homme de confiance du prince de Wurtemberg, père de la grande-duchesse, assurait le gouverneur de la ville qu'il avait disposé les grands-ducs à faire leurs emplettes à Lyon, combattant chez eux les préventions « des grandes puissances, rencontrées dans leurs voyages, qui avaient cherché à les engager à ne rien acheter que dans leurs états » [1].

A Paris, dès qu'elle fut débarrassée des grandes représentations et eut fait le tour des palais de la ville et des environs, Marie Féodorovna prit le plus possible pour l'accompagner dans ses courses son amie d'enfance, l'aimable baronne d'Oberkirch. Elle visita avec elle quelques maisons de financiers, les plus réputées, et vit les magasins en vogue. « Nous passâmes plusieurs heures à examiner ces belles choses, écrit Mme d'Oberkirch; j'en avais mal à la tête ».

Marie Féodorovna prenait à tout voir le plus vif intérêt, en femme artiste qui dessinait, modelait et tournait non sans talent, et en princesse qui avait à organiser à sa guise, en rentrant en Russie, le palais de Pavlovsk.

Ce palais, dont la première pierre fut posée pendant le voyage des comtes du Nord, remplaça le primitif palais de *Paullust* que Catherine II avait donné à son fils en 1777. La construction de Pavlovsk se trouva terminée pour le retour des grands-ducs. Aussitôt les époux en pressèrent l'aménagement. Ils en firent la demeure délicatement somptueuse qu'ils habitèrent toujours avec délices et qui existe, aujourd'hui encore, presque telle qu'ils la voulurent. Pavlovsk meublé, la grande-duchesse écrivit de sa main (1795) une description enthousiaste de ce palais. Cette description est de premier intérêt et nous nous en servons largement dans nos notices. Elle souligne le prix infini des objets de Sèvres, des tapisseries des Gobelins, des meubles de Roentgen, des tentures de Mulhouse dont il nous faut parler.

La visite que firent leurs altesses impériales à la manufacture de Sèvres fut la plus réussie de toutes et celle qui enrichit le plus le nouveau palais. « L'auguste couple, dit Mme d'Oberkirch acheta pour 300.000 livres de porcelaine ». Cette somme, très exagérée, témoigne au moins de l'impression fastueuse que produisit sur leur entourage et dans le public les achats du comte et de la comtesse du Nord. En réalité, les livres de la manufacture de Sèvres, que nous avons consultés, ne révèlent, en deux livraisons, que des achats montant respectivement à 5,785 livres et à 29.308 livres (24 et 25 juin 1782). Il est vrai qu'il faudrait y ajouter quelques plaques insérées dans les très beaux meubles décorés de pâte tendre, que nous reproduisons; le marchand Daguerre, fournisseur de ces meubles, et le principal acquéreur de plaques à la manufacture, en prend dans les six derniers mois de 1782 beaucoup plus qu'il n'en acquérait les trimestres précédents. Mais cela ne ferait qu'un faible total à ajouter aux sommes que nous avons données.

On présenta à la grande-duchesse, sur la fin de sa visite, l'admirable toilette que les comptes royaux enregistrent avoir coûté 85.372 livres et que les comptes

(1) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 108, f° 286. Parmi les achats faits à Lyon se trouvent sans doute les soieries de Philippe de Lasalle, très nombreuses à Pavlovsk et à Gatchina. Voir les planches XLV, LI, LII, LX, LXII.

de la manufacture portent au prix brut de 75.000 livres. Mme d'Oberkirch la décrit fort exactement et nous dit l'impression de Marie Féodorovna :

« Elle était — cette toilette — toute en porcelaine bleu-lapis, ornée de peinture et de bordures en émail imitant les pierres fines et les perles[1], et montée en or. Deux amours, placés sur le miroir se jouent aux pieds des Trois Grâces qui le soutiennent. La princesse, en admirant ce bijou, s'écria : — Mon Dieu ! que c'est beau ! C'est sans doute pour la Reine ? — Madame, répondit M. le comte d'Angivillers *(sic)*, la reine l'offre à Madame la comtesse du Nord; elle espère qu'elle lui sera agréable et qu'elle la conservera en mémoire de sa Majesté. — Ah ! voici partout mes armes en effet, reprit Mme la grande-duchesse. La reine est mille fois trop aimable; je la remercierai moi-même. Oh ! le magnifique présent ». Pendant ce temps M. le comte du Nord examinait aussi des vases et un service de la plus grande beauté, marqués à ses armes de la part du roi; c'était quelque-chose de merveilleux. Toute la peur de Mme la comtesse du Nord était que, pendant la route, on ne brisât ces magnificences. Elle en fit prendre tous les soins possibles[2] ».

Ce fut encore une tasse de Sèvres — pièce unique dont le moule fut détruit, — que Marie-Antoinette envoya comme souvenir à la grande-duchesse quand l'ambassadeur de Russie alla saluer leurs altesses impériales à Rouen. Le portrait du grand-duc et celui de sa femme, ceux du Dauphin et de Mme Royale « y étaient peints d'une ressemblance frappante[3] ».

Aux Gobelins, que les princes russes visitèrent le 17e jour après leur arrivée à Paris, le présent du roi ne fut pas moins exquis. Ce fut quatre hautes lisses à fond rose, tissées par Neilson d'après des dessins de Boucher, dont les médaillons représentent *Vertumne et Pomone*, *Jupiter et Callisto*, *Vénus et Vulcain*, *Vénus et Endymion*. Elles furent placées dans la bibliothèque de Marie Féodorovna[4].

Le présent de tapisseries comprenait en outre quatre pièces des *Loges du Vatican*, quatre pièces de *Don Quichotte* sur fond cramoisi (ces quatre pièces sont aujourd'hui à Gatchina), quatre pièces des *Nouvelles Indes* et enfin quatre *Portières des Dieux* sur fond cramoisi ». Par ailleurs il comprit encore, « les portraits de *Henri IV* et de *Sully*, une série de tapis, de feuilles de paravent, d'écrans et de dessus de meubles de la Savonnerie, quatre tapisseries à fond damassé jaune et un meuble d'accompagnement[5]. Ce ne fut pas tout ; car, désirant offrir au grand-duc et à la grande-duchesse des tapisseries dans le goût de Don Quichotte, mais de sujets « moins vieux », on donna l'ordre à Vincent de peindre la série de l'*Histoire de Henri IV*. Quatre pièces furent choisies et exécutées dans ce but[6].

(1) C'était une nouveauté toute récente. (Le Chevalier-Chevignard, l. c., p. 104). Les figures qui supportent le miroir de cette toilette sont dues à Boizot.

(2) *Mém. de la baronne d'Oberkirch*, Paris. Charpentier, t. I, pp. 293, 294.

(3) *Idem*, p. 320.

(4) Ce second objet figure aux comptes royaux pour la somme de 37.458 livres. Le total est de 119.830 livres. (*Présens du Roi* t. 2.095, fᵒ 33). Il y a encore dans la même bibliothèque, à Pavlovsk, deux tapisseries de haute lisse placées près des fenêtres, et représentant l'une *Junon*, l'autre *Jupiter*.

(5) Maurice Fenaille. *État général des Tapisseries des Gobelins, XVIIIe siècle*, t. 2 p. 285. Le bon du roi autorisant le présent est du 9 juin 1782. Le total en tapisseries monta à 118.032 livres et, même, en y ajoutant les fauteuils, à 14.400 livres de plus.

(6) *Henri IV faisant entrer des vivres à Paris*, *Henri IV chez le meunier Michaud*, *Henri IV rencontrant Sully*, *Henri IV relevant Sully prosterné à ses pieds*. On ne sait pas si ces pièces, terminées en 1789, furent envoyées à leur destination et où elles se trouvent actuellement. (Aff. Ét., *Corresp. Russie*, p. 354). Les convenances de la politique russe et de la politique française sous Catherine II n'ayant pas donné l'occasion d'offrir à cette souveraine des tapisseries des Gobelins, il est intéressant de noter une fantaisie mobilière presque insignifiante, se rapportant à cette manufacture, qui lui fut proposée par Grimm et qu'elle accepta. En avril 1781, le journaliste allemand parla à la tsarine d'un tableau de Cozette, tissé d'après une Sybille du Dominiquin, et dont il fixait le prix à environ 3.000 livres. Catherine l'acheta, et, en juin 1782, elle ordonnait de payer Cozette au plus vite. D'une autre lettre de Grimm, il ressort que trois tableaux de Cozette furent envoyés (mai 1787). La Sybille était le premier; les deux autres, que le texte n'indique pas clairement, pouvaient être des portraits en tapisserie

L'ancienne châtelaine de Montbéliard et d'Etupes (où elle avait pu prendre le goût des beaux meubles, « tous ceux de ce palais–bijou [Etupes], dit Mme d'Oberkirch, venant de Paris »), Marie Féodorovna aimait trop sa région natale pour n'y pas commander, pendant les deux mois qu'elle passa à Montbéliard à son retour de Paris, tout ce qu'elle put.

Ce fut Mulhouse qui eut la forte part. Le meuble de sa chambre de toilette — relate l'inventaire de la grande-duchesse — « était de belle toile blanche fine, calandrée, avec des bordures en roses, faite à Mulhouse; la chaise longue et les chaises de même avec des médaillons, le meuble verni de blanc[1] ». Tout cela donne à cette pièce un air de fraîcheur et d'intimité réjouissantes qui frappe, à côté même des pièces voisines, tendues de pékin blanc et paille ou « dont les murs ont une petite teinte verte bien légère ». La chaise longue de sa chambre à coucher, le grand lit et les fauteuils, les tables, les ottomanes et les tabourets de son boudoir, y compris les meubles décorés de porcelaine de Sèvres dont nous avons déjà parlé, tout cela Marie Féodorovna le prit à Paris. On peut voir dans la notice de chaque meuble reproduit de quel artiste il est ou de chez quel fabricant il peut sortir[2]. Quelques meubles de la grande-duchesse furent vraisemblablement acquis chez cet « Ericourt[3] », qui faisait des meubles merveilleux et chez lequel Mme d'Oberkirch passa plus de deux heures à en voir de toutes les manières, trois jours après qu'elle était allée aux Gobelins avec Marie Féodorovna[4].

Le complément du meuble de Pavlovsk vint de Roentgen et fit partie d'un achat célèbre dont nous allons parler à l'instant.

On sait, d'après le journal du graveur Wille, que David Roentgen, — ébéniste-mécanicien de la Reine, affilié à la corporation des maîtres-ébénistes parisiens en 1780, — fit un voyage à Saint-Pétersbourg en 1784 où il passa les premiers mois de l'année[5]. D'après un article souvent cité de la *Gazette des Beaux-Arts*, il y serait allé aussi en 1776, c'est-à-dire quatre ans après avoir succédé à son père, deux ans après être venu à Paris pour la première fois, et trois ans avant d'avoir exposé le secrétaire qu'il présenta à Louis XVI et qui lui valut ses premiers grands succès à Paris. Nous n'avons rencontré aucun document se rapportant à ce premier voyage et l'anecdote qu'on y rattache nous paraît suspecte.

Bien qu'elle le protégeât, Catherine (à qui Marie-Antoinette (?) l'aurait recommandé, — ce fut Grimm, tout simplement), hésitait à lui acheter des meubles[6].

d'*Henri IV* et de *Sully*, ou peut-être de Catherine II elle-même. (*Recueil de la Société d'Histoire russe*, t. 23, pp. 158, 219). — Des Russes de passage à Paris demandaient parfois à acheter des tapisseries des Gobelins; ce fut le cas du comte Chouvalov en 1766. Un ordre fut donné par le marquis de Marigny de lui livrer au prix de 6,966 livres 6 sols 10 deniers, deux tapisseries d'après Boucher, tissées en 1758 pour Mme de Pompadour, *Le lever du soleil* et *Le coucher du soleil*; mais Chouvalov n'ayant voulu donner des tapisseries que 6,000 livres, l'ordre fut annulé. (*État général*, etc... *XVIIIe siècle*, pp. 183, 185).

(1) *Les Trésors d'art* 1903, p. 372.

(2) Voy. pl. LI, LII, LIII, LIV, LV, LVI, LVII, LIX, LX, LXII, LXIII.

(3) Nicolas Héricourt, grande rue du Faubourg-Saint-Antoine.

(4) *Mémoires*, t. 1, p. 261.

(5) *Journal de J. G. Wille*, t. II, p. 109.

(6) Le fait de la recommandation de Grimm n'étant pas connu en France, transcrivons ce que le journaliste allemand écrivait de Paris à l'impératrice, le 20/31 juillet 1783 : « Un autre homme unique (il venait de parler de

Mais

« l'audience finie, arriva à Saint-Pétersbourg la nouvelle de la victoire navale remportée par les Russes sur les Turcs près de Tchesmé. Lorsque Catherine vint voir l'exposition que David avait faite de ses meubles, ses regards s'arrêtèrent sur un superbe secrétaire. Ce meuble portait une pendule faite avec peaucoup d'art et surmontée d'un génie qui arrêtait son burin sur le 6 juillet, date de la bataille de Tchesmé. C'était Rœntgen qui, le matin même, avait gravé ces chiffres sur le cadran. Joyeusement surprise, l'impératrice acheta tout l'assortiment que notre artiste avait apporté à Saint-Pétersbourg[1] ».

Il y a à cela, comme on dit, quelques malheurs. D'abord cette anecdote n'est-elle pas trop jolie et ne sent-elle pas les anciens arrangements si fréquents dans l'histoire de l'art? En second lieu, et c'est plus grave, la victoire de Tchesmé est de l'année... 1770... Rœntgen aurait donc eu, en réalité, six années au lieu d'une matinée pour graver la date flatteuse... (Mais l'on ne sait point pertinemment qu'il vînt en Russie en 1776). Enfin, nous n'avons pas rencontré la pendule ci-dessus décrite — à inscription précise — dans les pièces que nous avons pu visiter des palais impériaux où les meubles de Rœntgen sont nombreux.

Il semble donc qu'il faille s'en tenir à l'indication véridique de Wille, laquelle concorde avec la correspondance de Catherine II et avec l'inventaire de l'Ermitage que nous allons citer. Wille, renseigné par Rœntgen lui-même, donne même un chiffre intéressant. Il rapporte que Catherine acheta « toute la belle ébénisterie (de David) pour 2.000 roubles, et cette princesse en fut si contente qu'elle lui fit présent de cinq mille roubles de plus, avec une tabatière d'or ». — Cela est possible.

Catherine ne fut cependant pas entièrement satisfaite de Rœntgen, qui, affilié aux frères Moraves, vint à Pétersbourg pour placer ses meubles sans doute, mais aussi, comme elle dit... « pour *herrnhutiser* à l'Ermitage ». (Herrnhut était l'établissement des frères Moraves près de Neuwied.)

« Mais, poursuit la souveraine, comme il est trop question de moutons et d'agneaux dans tout cela, ses patinelineries ne se sont trouvées d'aucun goût; meubles payés, clefs délivrées, il a fallu rengaîner doctrine, et les gens de l'hermitage ont été délivrés de l'ennui de l'ennui[2] ».

Un peu plus tard (10 mai 1784), elle salue ainsi le départ de l'ébéniste :

« Le sieur David Rœntgen, après avoir vendu toute sa boutique, est reparti d'ici il y a, je pense, un mois; ses meubles sont d'une grande exactitude de travail, surtout ceux où il y a de la mécanique[3] ».

Une année après, Rœntgen reparaît encore dans la correspondance impériale. Catherine raille Grimm de « haïr les coquins de Polotsk » (c'est à dire les Jésuites), et d'aimer M. Rœntgen, « quoique vous conveniez que ces Herrnhutes sont aussi jésuites que les autres ». Elle lui souhaite pour ses péchés une compagne de cette secte et continue :

« Mon antipathie par M. Rœntgen n'est pas aussi forte que vous l'imaginez, car nous conférons ensemble fort civilement sur les meubles, et je viens d'acheter pour Pella son second transport. Pour MM. Alexandre et

Paisiello) prend aussi dans ce moment-ci le chemin de Pétersbourg, c'est M. Röntgen, célèbre Herrnuter et, sans contredit, le premier ébéniste-mécanicien du siècle. Voilà comme l'attraction opère; les premières têtes s'attirent réciproquement, et comme Votre Majesté ne peut pas aller à Neuwied sur le Rhin, le grand Röntgen se rendra à Pétersbourg sur la Néva. Neuwied est le théâtre de sa gloire, comme l'univers celui de son émule Catherine II; mais la France, l'Allemagne, la Hollande sont remplies de la gloire de Röntgen. Eh bien, tout cela ne remplit pas son ambition; il laisse là ses immenses établissements pour porter à Votre Majesté un meuble unique qu'il a composé tout exprès pour elle et à son intention, et dont il n'existe ni existera le pareil. Il ne demande d'autre faveur que celle de pouvoir le montrer à Votre Majesté. Si après l'avoir vu, Votre Majesté ne s'en soucie pas, il le rembarquera et s'en retournera avec lui à Neuwied et, en bon Herrnhuter, il se consolera de cette cruelle mortification avec son doux Jésus ». (*Rec. Soc. hist. russe*, t. 44, p. 341).

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1890, t. IV, p. 180. *L'Ébéniste David Rœntgen*, par Ernest Zaïs.

(2) *Rec. de la Soc. d'Histoire russe*, t. 23, p. 299. (A la date du 5 avril 1784).

(3) *Rec. de la Soc. d'Histoire russe*, p. 309.

Constantin (les petits-fils de l'impératrice), qui tâtent de tous les métiers, ils ont fini leur cours de menuiserie sous Meister Meyer[1] ».

Voyons maintenant ce qui fut acheté à Rœntgen à cette époque-là. Un état des « *Meubles achetés chez le maître Rœntgen (David)* », nous a été obligeamment communiqué par M. Puljanowski, conservateur à l'Ermitage. Il s'y trouve une cinquantaine d'objets amenés ou livrés en 1784 et en 1786. Un seul objet (des encoignures d'acajou, décorées sur la porte d'un médaillon représentant la Clairvoyance) aurait été acheté ou serait arrivé en 1785; mais il y a peut-être là une inadvertance de copiste.

La « cargaison » de 1784 semble égaler celle de 1786. En 1784 il est mentionné quatre bureaux, et il en arrive six la seconde fois. On trouvera des détails sur ces meubles dans la notice de ceux que nous reproduisons[2]. En 1784, il y eut un grand achat de tables quadrangulaires ou de pupitres « pour écrire assis ou debout ». Contre cinq pupitres de ce genre, fournis en 1784, il n'en vint que deux en 1786. En 1784, Rœntgen vend cinq tables de toilette en acajou ou en « bois de palmier », et deux tables de piquet. Par contre, en 1786, ce sont des tables de trictrac que l'on acquiert, au nombre de quatre. En 1784 deux petites tables ovales et deux également en 1786. En 1786, cinq tables quadrangulaires. La première fois on prit trois grandes armoires d'acajou, décorées de bronze, avec guirlandes et médaillon, et la seconde on en prit deux avec un secrétaire. Notons encore une pendule ou régulateur que couronne un Apollon en bronze, et dont le cadran est soutenu par le Temps. (Voyez la planche LXXVII). En 1786, parmi les objets de l'Ermitage, Rœntgen avait en outre fourni une « boîte » d'acajou à tiroir. En 1784, il vendit aussi une table à clavecin, qui est peut-être « le clavecin engaîné, un beau modèle de Rœntgen » que Marie Féodorovna avait dans son cabinet[3].

En 1787, Rœntgen fit encore « des armoires à cent tiroirs, destinées aux *brasses* de pierres gravées que Catherine II avait acquises », et, en novembre, les armoires étaient déjà à Pétersbourg, car le 28, l'impératrice écrivait :

« Pour M. David Rœntgen, et ses deux cents tiroirs, ils sont arrivés à bon port et fort à propos pour enfermer toute la gloutonnerie (c'est-à-dire les camées achetés) » [4].

Enfin, en 1790, David offrait un bureau ; mais cette fois-ci on le lui refusa :

« Pour ce qui regarde la lettre et le bureau du jésuite de Neuwied, je ne sais pas pourquoi il faut que j'achète ce dont je n'ai que faire, que je n'ai ni vu, ni commandé; il n'y a pas de justice à cela de la part de M. David Rœntgen[5] ».

En somme, Rœntgen pouvait se féliciter de ses affaires en Russie et Castéra, dans son *Histoire de Catherine II*, pouvait écrire : « Les palais de l'impératrice et ceux des principaux grands sont ornés de différents chefs-d'œuvres sortis de

(1) *Rec. de la Soc. d'Histoire russe*, p. 332. Pella était un petit château, acheté en 1784, que Catherine reconstruisait et qu'elle laissa inachevé. Nous retrouverons ci-après le menuisier Christian Meyer.

(2) Planches LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXIX, LXXX.

(3) *Trésors d'Art*, 1903, p. 372.

(4) *Rec. Soc. hist. russe*, t. 23, p. 426.

(5) *Rec. Soc. hist. russe*, p. 481. Une dernière fois le nom de Rœntgen se rencontre dans la correspondance de Catherine à Grimm, c'est le 6 avril 1795. La tsarine écrit : « J'aime mieux que vous veniez ici que M. David Rœntgen, quoique son bon mot sur la Russie soit excellent ». (*Rec. Soc. hist. russe*, p. 621). Rœntgen avait dit à Grimm, qui s'était empressé de le répéter (1/12 janvier 1795), que la « Russsie était le monde proprement dit, en restreignant les autres parties du globe à la qualification de simples faubourgs. ». *Rec. Soc. hist. Russe*, t. 44, p. 671.

ses mains ». Suit le passage souvent cité, expliquant la manière dont les meubles de Rœntgen sont faits et décrivant le pupitre-bureau — sans doute une des «tables pour écrire assis ou debout» dont il a été parlé ci-avant, — que Catherine avait donné au Muséum de l'Académie des Sciences de Pétersbourg[1].

De nombreux meubles pour les collections de l'Ermitage (armoires, commodes, médailliers) sont énumérés dans un autre inventaire et furent achetés en 1787 chez le maître ébéniste Christian Meyer, le professeur des grand-ducs. C'était un de ces maîtres de Pétersbourg dont nous avons déjà mentionné l'existence et qui fabriquaient des meubles sur des modèles français, ou sur des modèles qu'ils avaient établis eux-mêmes. C'est à ces maîtres que sont dus, à l'époque où nous voici arrivés, — c'est-à-dire à la fin du règne de Catherine II et à la fin du XVIIIe siècle, — ces nombreux meubles d'acajou presque nu, à rangs de perles ou à filets de cuivre, que la gloire de Jacob Desmalter a fait appeler en Russie du nom générique de « meubles de Jacob ».

Catherine avait recours à ces maîtres locaux pour meubler ses palais, comme faisaient également les grands seigneurs. Il n'empêche que « la magnificence de tout ce qui entourait la souveraine, soit à Tsarskoé-Selo, soit à l'Ermitage, était, selon Mme Vigée-Le Brun qui devait s'y connaître, quelque chose de magique. C'était, ajoute-t-elle, un modèle de bon goût sous tous les rapports[2] ».

La même note admirative avait été donnée en 1785 par un inspecteur de police nommé de Longpré, chargé d'accompagner en Russie un prisonnier politique et à qui on fit visiter tous les palais. Et c'est la même note que donne aussi en 1798 le Hollandais Grouvelle dans un *Précis anecdotique* (sic) *sur l'état actuel de Pétersbourg*. Il y accuse l'empereur Paul d'avoir, dit-il, « par le secours d'un mauvais architecte nommé Brenna, changé, gâté, détruit, ce superbe appartement où régnait le goût le plus délicat et qui avait fait l'admiration des voyageurs et des connaisseurs de toutes les parties du monde[3] ». Paul, à sa mort, n'avait pas encore eu le temps de terminer l'ameublement du palais Michel que l'architectecte ci-dessus avait bâti[4]. On a vu comment, avec l'aide de Marie Féodorovna, il avait meublé Pavlovsk. Il ne semble pas avoir renoncé sitôt au goût si fin qu'on y retrouve puisque, même rentré en Russie, il s'adressa encore à Dugourc pour avoir les dessins d'une galerie[5].

Au déclin du siècle, Mme Le Brun, reçue à Pétersbourg chez le général Melissino, à Moscou chez le prince Alexandre Kourakine et chez l'ancien chancelier Bezborodko, s'extasiait sur les meubles de leurs habitations. Chez le premier qui avait séjourné en Turquie, tout était meublé à l'orientale. Chez le second, la

(1) J. Castéra. *Hist. de Catherine II*. Paris, an VIII, t. 3, pp. 330-331. (Ce meuble n'est plus connu à l'Académie des Sciences).

(2) *Souvenirs de Mme Vigée-Le Brun*. Paris. Charpentier, t. 1, p. 337 et t. 2, p. 15.

(3) Aff. Étr. Paris. *Mém. et Documents*. Russie, t. 35, f° 212.

(4) *Souv. Vigée-Le Brun*, Russie, t. 2, p. 32.

(5) C'est le lieu de transcrire cet important passage de l'*Autobiographie de Dugourc*, publiée dans les *Nouvelles Archives de l'Art français* en 1877 par Anatole de Montaiglon. « En 1782, le grand-duc de Russie, depuis Paul Ier, étant à Paris lui fit (à Dugourc; l'artiste parle de lui à la troisième personne) les propositions les plus brillantes pour l'emmener; mais, marié depuis peu, Dugourc n'accepta point les offres de ce prince pour lequel il fit depuis les dessins d'une grande galerie pour le palais de Camenoïstrof *(sic)*, [Kamennyi Ostrov] comme il fit pour l'impératrice Catherine II les projets d'un palais pour le général Lanscoy [Lanskoï], l'un de ses confidents, dont la mort subite empêcha l'exécution ». (p. 370).

chambre à coucher « dépassait tout le reste en élégance : lit élevé sur des gradins, entouré de colonnes richement drapées..., meuble d'un goût exquis; magnifiques divans..., tout rendait cette chambre digne d'être habitée par Vénus ». Bezborodko, lorsqu'elle alla le voir, lui montra « des salons encombrés de meubles achetés à Paris, qui sortaient des ateliers du célèbre ébéniste Daguère ». Et, détail extrêmement intéressant : « la plupart de ces meubles avaient été imités par ses esclaves; il était impossible, dit-elle, de distinguer la copie de l'original ».

En 1811, à propos du mariage de la comtesse Bezborodko avec le jeune prince Lobanov, l'ambassadeur de France en Russie, le général Lauriston, ajoute une très utile indication d'origine à celles que vient de donner Vigée-Le Brun. L'hôtel Bezborodko « le plus beau de Pétersbourg, écrit-il, contient une très belle galerie de tableaux, et des tapisseries, porcelaines, meubles de grands prix, presque tous achetés à Paris par ordre de feu le prince Bezborodko au commencement de la Révolution[2] ». Or, précisément trois des plus splendides meubles de Riesener, aujourd'hui dans la collection Wallace à Londres, y sont venus de la collection Kouchélèv-Bezborodko et ont rappelé à Emile Molinier les ameublements de Louveciennes ou de Saint-Cloud. C'est le secrétaire en marqueterie losangée dont l'abattant est décoré d'un médaillon de bronze, où l'on voit une mère offrant son enfant à l'amour, (ce secrétaire porte au dos la marque du mobilier de Marie-Antoinette et la couronne du garde-meuble de la reine) ; et ce sont les deux encoignures à médaillon central de bronze doré, décoré de colombes voletant et se becquetant sur des attributs pastoraux et galants[3].

Les imitations des meubles de France par des serfs russes, dont parle Mme Le Brun, étaient dues en partie aux interdictions de marchandises françaises promulguées en 1793 et en 1797, qui cependant, — on vient de le voir, — n'avaient produit que peu d'effet. Sous Alexandre Ier ce fut de même en vain que l'empereur, par réaction contre le luxe « qui avait été excessif sous les règnes précédents », chercha à se confiner et à confiner sa cour dans une « stricte économie ». Son initiative fut faiblement appréciée par une noblesse avide d'éclat et habituée, écrit un diplomate, à une large « circulation de dons... et à toutes les dépenses qu'ils (ces dons) entraînaient ». Les relations de nos ambassadeurs montrent que

(1) *Souv. de Vigée-Le Brun*, t. 7, pp. 4, 62, 65 et 68.

(2) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 153, f° 350. Il est possible que Lauriston fournît ce renseignement d'après la *Description des trésors du chancelier Bezborodko en sa maison de Saint-Pétersbourg* que Reimers avait publiée dans son livre : *Sankt-Petersburg am Ende seines ersten Iahrhundert.* (Saint-Pétersbourg, 1805.) On y lit : « La maison Bezborodko est aussi à remarquer par les meubles précieux qui ornaient, sous l'ancienne royauté française, les plus beaux palais [de France]. Au début de la Révolution et de la Terreur, ces meubles sortirent de France et le prince réussit à les acheter à grand prix. C'est ainsi qu'on y voit : un bureau, des bras de lumière, des figures de bronze pour orner les tables [surtouts], des vases, des urnes, des rideaux de soie [brodés] au tambour et des fauteuils couverts de soie, provenant d'un cabinet de la malheureuse Marie-Antoinette au Petit-Trianon; un lustre magnifique en cristal de roche provenant du duc d'Orléans au Palais-Royal à Paris, un meuble précieux et extrêmement rare, incrusté d'écaille et de cuivre, travail de Charles Boulle. » Et l'auteur ajoute : « Dans ces précieux bureaux se trouvent de magnifiques tables, achetées par le prince à la succession du dernier roi de Pologne, mort à Saint-Pétersbourg » [Stanislas-Auguste], ainsi que de précieuses vaisselles d'or et d'argent. *Rec. Soc. Hist. russe*, t. 29, p. 654. (Aimablement communiqué par Mme de Limont-Saint-Jean.)

(3) Ém. Molinier. *La Collection Wallace*, pl. 56 et 75. Voir aussi Jacques Robiquet, *Gouthière, sa vie et son œuvre*, pp. 166, 167. Rappelons que deux très fines « tables de porphyre » de la collection Wallace, plus délicates encore et plus riches que celles de Marie Féodorovna que nous reproduisons dans ce volume, proviennent également de Russie. Elles appartinrent au général Lazarév. (É. Molinier, l. c., pl. 77.) Nous avons signalé dans l'Introduction du volume précédent la tradition suivant laquelle le bureau et le cartonnier de Dubois, conservés dans la grande collection anglaise, auraient été faits pour Catherine II.

nos marchandises étaient recherchées avec d'autant plus de fureur que la contrebande seule pouvait les introduire en Russie[1].

Quelques faits vont nous apprendre, en même temps, comment les choses se passaient.

Grâce à leur célèbre *Recueil de décorations intérieures*, publié en 1801, nous voyons Percier et Fontaine travailler pour la Russie. Les planches 21, 24 et 29 du recueil reproduisent des meubles somptueux « exécutés pour le comte de S. (comte Strogonov?) en Russie. C'était une table ronde, soutenue par un seul pied portant sur trois chimères, une autre table ronde, dont le plateau portait sur trois gaines à tête humaine et sur quatorze colonnettes corinthiennes, enfin des modèles de « fauteuils et sièges à deux places » qui eurent évidemment du succès, car des sièges analogues existent au palais de Tver. Ces meubles de Percier sont comme les parangons de la masse de spécimens de mobilier Empire qui surgirent et se propagèrent avec une vogue sans pareille en pays russe.

La même année 1801, le 10 juin, M. de Kalitchov demande à Talleyrand un passeport pour M. de Lancry, inspecteur de la garde-robe du théâtre de l'Empereur de toutes les Russies. De Lancry se rendait à Pétersbourg. On l'y vit bientôt tenir un « magasin de bronzes et d'autres objets étrangers », et fournir à l'Ermitage une importante série de « cassolettes », de bras, de girandoles, de pendules à figures de femmes ailées, à « égyptiennes », à toutes sortes de divinités et de farouches romains.

De Lancry ne manqua pas de concurrents plus ou moins français à Pétersbourg. On connait à côté de lui, par des œuvres qu'ils ont signées ou de diverses façons, les Chopin, sculpteurs et horlogers; les Gambs, ébénistes; puis les Tour, et encore Opitz « mécanicien-ébéniste », Tamisier, dépositaire de meubles, A. Guérin, fabricant de bronze et ouvrages en argent[2]. A Moscou, la grande maison française d'objets de luxe — y compris les porcelaines de Sèvres — était la maison Chalmais-Aubert. Napoléon, en 1812, ne négligea pas de mander auprès de lui, pour se renseigner, Mme Aubert, qui, dès ce moment-là, perdait 600,000 roubles et en devait 300,000[3].

Les présents faits par Napoléon aux diplomates et à la cour de Russie font connaître d'autre part combien nos tapisseries continuaient à être prisées dans l'empire moscovite et, encore plus, les porcelaines et l'argenterie de France.

« Si par suite des traités conclus, écrivait Caulaincourt en 1802, le gouvernement se décidait à faire un présent au vice-chancelier, je crois que la chose qui lui ferait le plus d'effet *(sic)* serait une belle vaisselle; car c'est ce que personne n'a dans de belles formes. On a ici des diamants plus que partout ailleurs. La cour de Vienne a envoyé au vice-chancelier un superbe service de porcelaine, mais personne n'a une belle vaisselle[4] ».

Plus tard, après l'entrevue de Tilsitt, Savary suggérant au ministère des

(1) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 141 et 142, f°s 298 et 322. Cf. aussi t. 152, f° 29.

(2) *Guides commerciaux de Saint-Pétersbourg* (1800-1836).

(3) A. Domergue. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*. 1835, t. II, p. 72 et p. 152.

(4) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 141, f° 100. — On vient de voir qu'à Moscou, Mme Chalmais-Aubert vendait de la porcelaine de Sèvres. L'an VIII, quand la manufacture passa un marché avec le banquier Lemercier et ses associés pour écouler un certain nombre de produits fabriqués, Lemercier s'empressa de prendre un dépositaire général à Pétersbourg et à Moscou. Ce fut un certain F.-W. Isembeck. L'an XII, Hédouville eut l'ordre de requérir le séquestre des marchandises au nom du gouvernement. Peu après, l'inventaire des porcelaines séquestrées à Moscou fut transmis au ministre de l'Intérieur français. (Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 143, f°s 54, 99 et 130).

relations extérieures « les cadeaux qui seraient bien reçus par les Russes », indiquait, après quelques médailles et des fusils, et des pistolets de Versailles, promis à des dignitaires, — « quelques tableaux du genre gracieux, capables de plaire à l'Empereur », et un service de Sèvres.

Ce service fit l'objet d'une longue correspondance. Il est conservé aujourd'hui au Palais des Armures à Moscou. Il faut résumer les phases de son envoi.

Ce fut l'intérêt avec lequel Alexandre Ier parlait de la campagne d'Egypte qui inspira à Savary l'idée de lui faire offrir le service,

« dont chaque pièce représente un tableau de cette guerre ou un camp ou une marche ou une vue du Nil. En général, rien n'est plus estimé ici en ce genre que la porcelaine de Sèvres. C'est au point que M. Démidov qui va partir pour Paris est tourmenté par tout le monde pour vendre un service de porcelaine qu'il a rapporté de France. Il n'a pas craint de l'offrir au grand maréchal pour l'Empereur qui ne l'a point fait acheter parce qu'il n'était pas de Sèvres (*sic*)[1] ».

Peu de jours après, il insiste pour recevoir promptement les objets qu'il a demandés (9 septembre 1807). On les lui promet, et on les lui adresse en effet presque sur-le-champ, car on avait sans doute imprimé à ce moment-là aux présents diplomatiques la rapidité napoléonienne.

Le 6 décembre, Savary annonce :

« Le service de porcelaine a fait grand plaisir. Il est exposé dans une des salles de l'Hermitage où tout le monde s'empresse de l'aller voir. M. de Lesseps, qui en a fait la présentation, à l'Empereur doit rendre compte à Votre Excellence de tout ce qui lui a été dit d'agréable à ce sujet. L'Empereur a trouvé ce service superbe. Il est arrivé sans le moindre accident, grâce aux soins que le grand-maréchal Duroc avait fait prendre lors de son emballage[2] ».

Lesseps rend compte en effet de la présentation et se réjouit de la façon dont l'empereur lui avait exprimé son plaisir :

« Il admira assiette par assiette, un morceau après l'autre, tous les objets exposés à ses regards et rangés dans le meilleur ordre et dans une belle salle préparée à cet objet. Il ne cessa de louer cette galanterie de l'empereur, de peindre l'agréable impression qu'il en ressentait et de se récrier sur la beauté de ce service, sur sa richesse et sur sa perfection dans tous les genres... Le plateau qui doit servir à exhausser et à faire mieux ressortir les pièces du milieu de ce service manque. J'ai su qu'on le recevrait avec d'autant plus de satisfaction par la première occasion, qu'on est loin de donner ici aux bronzes dorés le même fini qu'à Paris ».

Au premier bal semi-officiel auquel assista Caulaincourt — l'ambassadeur qui avait remplacé Savary peu après ce présent, — la table de la famille impériale fut, pour le souper, couverte du service de Sèvres. L'empereur et les impératrices, ainsi que la princesse Amélie, cherchèrent, rapporte l'ambassadeur, toutes les occasions d'en faire valoir le goût et les dessins[3].

Dès son arrivée, adoptant les méthodes préconisées par Savary, Caulaincourt avait réprésenté à Paris l'effet que produiraient en Russie quelques cadeaux de porcelaine — encore et toujours ! — de bijoux ou de modes, destinés à l'impératrice. Il exaltait l'impression qu'avaient faite les distinctions et les cadeaux reçus par le comte Tolstoï à Paris. On sait que Napoléon fit, plus tard, remettre à cet ambassadeur russe (après l'entrevue d'Erfurth, dit M. Paul Lafond), sept pièces de tapisserie de Beauvais, « cinq représentant *Les Jeux Russes*, d'après Casanova, et deux des *Scènes Chinoises*, d'après Dumont[4] ».

(1) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 144, f° 182.
(2) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, f° 335.
(3) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 146, f° 7.
(4) P. Lafond. *Le Mobilier sous l'Empire*. Paris 1900. — En 1807, une pièce de la tenture *Les Quatre Saisons*, d'après Antoine Callet, fut livrée au comte de Romansoff, (comte Roumiantsov). C'était *L'Hiver* ou la *Fête des Saturnales*. Deux pièces de cette tenture, *L'Hiver*, précisément, et *L'Automne*, se trouvent

A la veille de l'entrevue célèbre de 1808, les dons de services de porcelaine continuaient. Il en arrivait un à Pétersbourg au commencement d'août, qui était destiné au prince Lobanov[1].

Caulaincourt songea également à faire offrir à l'empereur une production des Gobelins. Voici à quelle occasion :

« Je sais, écrit-il au Ministre des Relations extérieures, le 13 janvier 1808, qu'on a vainement fait chercher par toute la ville, même chez les particuliers, un tapis de la Savonnerie que l'Empereur et l'Impératrice désiraient pour y faire jouer la jeune grande-duchesse[2], se plaignant que ceux des autres fabriques écorchent l'enfant aux genoux. Si l'Empereur autorisait Votre Excellence à m'en faire envoyer deux petits par un courrier, un pour la chambre de l'Impératrice et l'autre pour celle de l'enfant, je suis certain que cette attention serait fort agréable à LL. MM., car c'est le comte Tolstoï qui m'a raconté cela en m'ajoutant qu'il avait été obligé de faire couvrir le tapis de velours. Comme ce n'est pas un présent impérial, je pourrai le faire remettre au comte Tolstoï comme une attention pour lui[3] ».

Le courrier suivant, on répondit à Caulaincourt que le maréchal Duroc était chargé de lui faire passer les deux tapis :

« Il est facile de vous donner ces choses-là, écrivait-on; il est difficile de vous les faire passer, car les courriers répugnent à s'en charger. Leurs petites valises sont peu propres à porter des paquets aussi lourds et aussi volumineux, et leurs courses en deviennent moins rapides et plus coûteuses ».

Nous ne savons pas si le tapis parvint à Pétersbourg; en tout cas il n'en fut plus question, car l'enfant impérial qui devait s'en servir mourut soudain de convulsions, le 11 mai 1808. Dans l'intervalle on voit l'empereur Alexandre admirer beaucoup, en février 1808, les armes que Caulaincourt lui a présentées, et il envoie à Napoléon, par les fourgons qui ont apporté le service de porcelaine, différents objets de Sibérie. Parmi eux étaient certainement les vases de malachite qui se trouvent aujourd'hui au Petit Trianon.

Après cela, les relations s'étant gâtées, comme on sait, entre Napoléon et Alexandre Ier, il ne fut plus question de présents diplomatiques, loin de là ! Dès le mois d'avril 1812, le prince Kourakine se plaignait, qu'ayant voulu envoyer à l'impératrice-mère une pendule et son cylindre, les employés de la douane s'étaient refusés à plomber la caisse sans l'ouvrir[4].

* * *

Les obstacles apportés à l'introduction de meubles français n'empêchèrent, pas plus sous Alexandre Ier que sous Catherine II, qu'il n'en vînt en Russie quelques-uns de magnifiques, achetés par la cour ou par les grands. Telles sont par exemple de grandes consoles dans le style de Percier qui appartiennent à l'Ermitage et que l'on peut voir ci-après (pl. XCVII, XCVIII, LCIX). Il s'en trouve d'autres chez les comtes Bobrinski soit à Pétersbourg, soit à Moscou. Il s'en trouvait très vraisemblablement aussi dans le palais Anitchkov, incendié en 1812, et il s'en

aujourd'hui au palais Anitchkov à Saint-Pétersbourg. (Maurice Fenaille, *État général*, xviiie siècle, t. 2, p. 365). Comme marque de l'estime que les particuliers attachaient aux tapisseries des Gobelins, notons qu'en l'an vi une pièce des *Amours des Dieux*, le *Triomphe d'Amphitrite*, fut vendue au « citoyen Labenski ». (Aff. Et. Paris. *Corresp. Russie*, p. 223).

(1) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 147, f° 142. — Précédemment, lors du séjour à Paris du prince Nicolas Borissovitch Ioussoupov, directeur de l'Ermitage et de plusieurs manufactures, Napoléon lui avait offert (1804), deux magnifiques vases de Sèvres qui se trouvent au palais Ioussoupov à Saint-Pétersbourg (plus tard Louis XVIII fit remettre à ce même prince trois pièces de *Chasse de Méléagre*). *Trés. d'Art en Russie*, 1906, p. 181.

(2) Il s'agit de la grande-duchesse Élisabeth, fille unique d'Alexandre Ier, dont on va voir la mort rapide.

(3) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 146, f° 12.

(4) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 154, f° 257.

trouvait peut-être chez le comte Rostoptchine à Voronovo, « dont l'ameublement présentait le luxe le plus rare ». Le gouverneur de Moscou estimait à un demi-million de roubles, selon le général anglais Wilson, l'ameublement de ses deux maisons de ville, brûlées comme sa maison de campagne, — ou du moins abandonnées, — lors de l'invasion de Napoléon Ier[1]. Et il s'en trouvait assurément encore dans beaucoup de familles où rien ne nous les a révélés et dans quelques-unes que nous avons de bonnes raisons de citer, les Kourakine, les Kotchoubey, les Dournovo, etc.

Au reste pour avoir les plus beaux meubles possible à la mode française, on recourut, plus que jamais, au moyen anciennement inauguré pour en posséder sans les faire venir de France. On commandait des dessins aux artistes français ou étrangers que l'on avait sous la main, et des ouvriers étrangers ou russes les exécutaient sous leur surveillance. C'est ainsi que l'on voyait à l'Exposition rétrospective d'architecture de Pétersbourg, en 1911, des dessins de Thomas de Thomon, de Charlemagne, et de Montferrand, et de Rossi, etc., à côté desquels figurait parfois l'objet exécuté d'après ces dessins. Caulaincourt pouvait, en raison de cette pratique, constater, en 1811, le développement de l'industrie de luxe de Russie :

« Des seigneurs fort riches, écrit-il, tournent toute leur spéculation vers ce moyen de fortune ». Leurs établissements — surtout, en vérité des fabriques de soieries et de draps — « ne rivalisent pas encore les nôtres ; mais la fortune des entrepreneurs leur permet de les porter à ce grand développement et à un certain degré de perfection, beaucoup plus vite qu'on ne l'a fait en France lorsque cette branche d'industrie était le partage d'une classe peu riche et peu encouragée[2] ».

En 1810 le maître Gambs (d'origine alsacienne, disent les uns, d'origine écossaise, disent certains) obtint le titre de fournisseur de la Cour. Ses fils, après lui, le gardèrent jusqu'en 1839 au moins, et même, semble-t-il, jusqu'en 1848. Les inventaires de l'Ermitage contiennent jusqu'à cette dernière année — qui déborde déjà notre cadre — de longues listes d'objets commandés aux Gambs. Ensuite, et pour une dizaine d'années et plus, les commandes passèrent à la maison A. Tour et fils[3].

(1) Comtesse Lydie Rostoptchine. *Les Rostoptchine*, Paris, 1905, pp. 34-36.

(2) Aff. Ét. Paris. *Corresp. Russie*, t. 152, fos 208-209. — Les tarifs de 1811 taxaient à deux roubles par poud les bois d'ouvrage suivants : « Bois de sassafras, cyprès, cèdre, palmier, gayac, platane, hêtre, bois feuillards ou lattes, et toute sorte de bois étranger non orné pour meubles et pour charronnage ». (Idem. *Mém. et doc.*, t. 32, fo 241).

(3) Un écrivain russe de 1830, évidemment très romantique de style, le prince Elim Mechtcherski, parlant du luxe de l'ameublemennt en Russie, a exactement décrit la forme particulière sous laquelle ses compatriotes le conçoivent. Son exposé montrera à nos lecteurs la disposition des appartements en Russie et la manière dont les meubles français y entrent et y figurent. Les Russes aiment principalement les « enfilades de pièces », la « longue série de salons magnifiques », diversement meublés. « Les salons de réception destinés au grand monde, à la société d'étiquette et de convention, avaient, dit le prince, la sévérité et la beauté froide de la littérature du XVIIIe siècle ; mais les causeries intimes, les douces rêveries, les épanchements du cœur, les élans de poésie, les fantaisies de l'imagination venaient se réfugier dans ce réduit tout romantique » ; (un réduit « plein de contrastes », musée du goût, d'élégance et de richesse, où le luxe était déguisé sous mille formes gracieuses »). En Russie, explique l'auteur, « on donne un soin tout particulier à l'arrangement des appartements, moins par ostentation que pour se dédommager dans son intérieur des rigueurs du climat. Privés une grande partie de l'année des contemplations de la nature, les Russes cherchent des impressions quelque peu analogues (?) entre quatre murs ». Dans une des chambres dont parle le prince Mechtcherski, « une tapisserie gris de lin « encadrait des meubles de forme capricieuse et élégante qui étaient les uns d'un bois rose, pareil à la couleur de l'aurore ; les autres lilas incertain, comme le crépuscule, et relevés par des ornements en argent. Ces meubles sillonnaient (!) l'appartement en tout sens dans un désordre harmonieux, tandis que mille petits riens, que la mode rend importants, se groupaient sur les tables et les consoles : c'était Paris avec ses créations

Il reste à dire que de nos jours les grandes familles chez lesquelles les variations de la mode, les circonstances ou la négligence avaient fait disparaître jadis de précieux ameublements du XVIIIe siècle ont cherché avec soin à pallier le mal et à y remédier. Leurs efforts ont été bien souvent heureux et rivalisent avec ceux des collectionneurs ardents dont le nombre s'accroît chaque année en Russie. A côté d'eux, de puissants musées, constitués à l'exemple de ce qui fut fait en Angleterre, ou en Allemagne, ou en France, ont pu recueillir de magnifiques spécimens de meubles français. Musées, grands et collectionneurs ont su maintenir ou améliorer la place de choix que leur pays avait prise dès la première heure dans la compréhension de l'art français et celle qu'il occcupe dans la possession de ses œuvres les plus réputées.

---

d'un jour. Deux glaces immenses et d'un seul jet, servant de croisées, faisaient pour ainsi dire entrer le ciel dans l'appartement : au delà c'était le pôle, en deçà l'équateur. Des plantes rampantes se dessinaient en berceaux, en s'attachant à des flèches d'un bois rose, terminées en pointes argentées; des arbustes, des fleurs de tous les climats et de toutes les saisons : c'était Naples et les jardins de Portici ». Plus loin, des pièces, chauffées par des cheminées au charbon, évoquent « Londres et toute son imagination industrielle »; tout au bout de l'appartement, une pièce à alcôve reluit d'images dorées, sous le feu dormant d'une lampe d'autel : « c'était toute la grâce du Bas-Empire, ou plutôt c'était la sainte Russie ». (Cité par A. Domergue. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, t. I, p. 181-183.)

Imp. G. Kadar, Paris

Planche L

COMMODE EN BOIS D'ACAJOU, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

Par J. F. LELEU

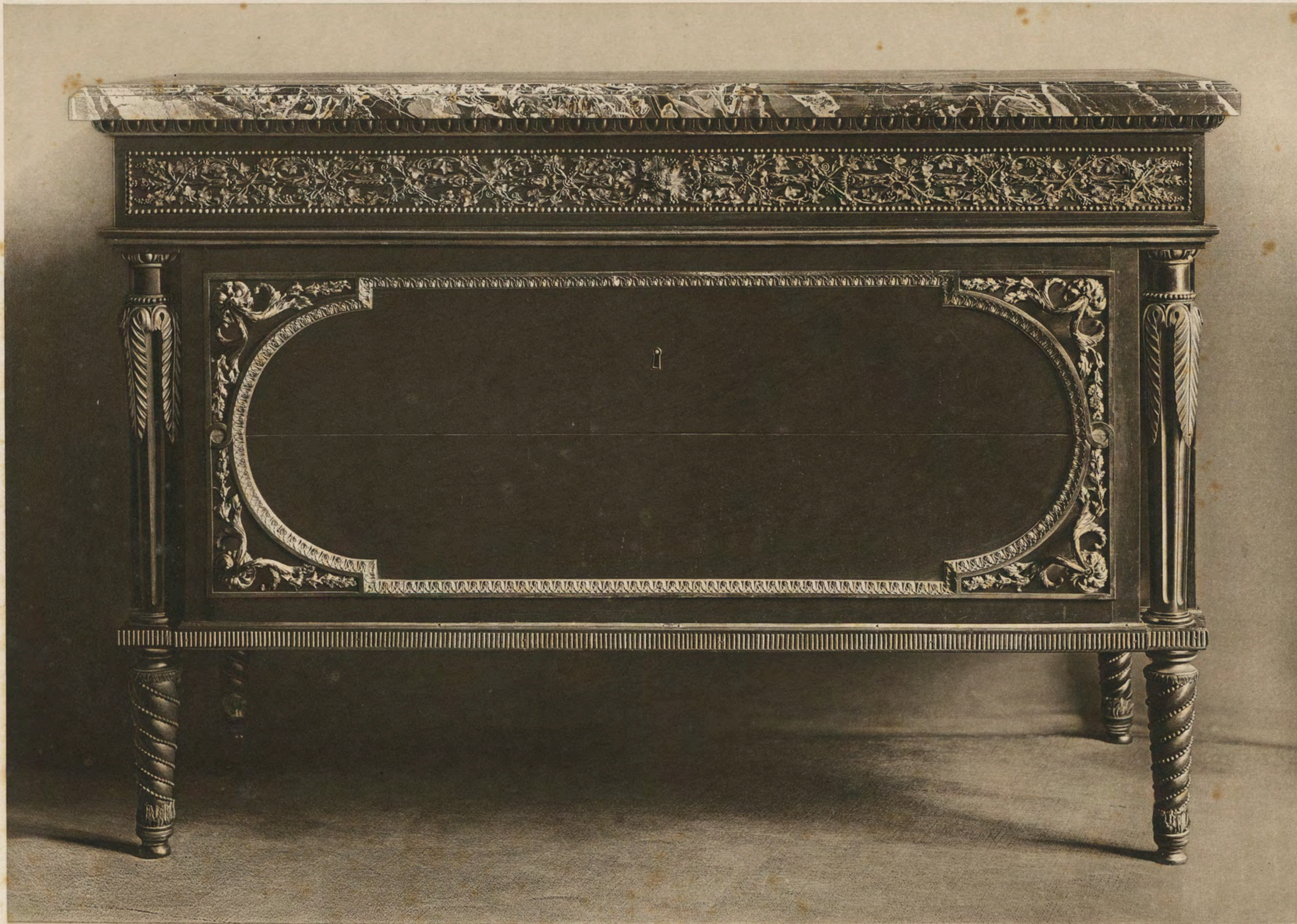
RÈGNE DE LOUIS XVI

Leleu, maître en 1764, syndic en 1776 et dont on perd la trace vers 1787, a pratiqué comme Riesener, dont il est véritablement le rival pour le goût et pour la fine exécution, les deux styles appelés Louis XV et Louis XVI. C'est à ce dernier style qu'appartient la commode gravée ici. On y voit ce qui paraît la caractéristique de la manière de Leleu : le grand rectangle, ou d'autre fois le losange placé en large, qui décore toute la façade de ses meubles. Les bronzes sont de toute beauté et d'un travail qui évoque la possibilité de la collaboration de Gouthière. Ici la frise de branches de lierre grainé, enroulée sur un axe à fleurons, répète celle d'une commode de la chambre à coucher de Marie-Antoinette au Petit-Trianon. M. Paul Robiquet, dans son livre récent sur Gouthière, indique, sans la contester, l'attribution de ces bronzes au maître ciseleur (p. 163 et pl. XI). Les rinceaux enroulés dans les angles des tiroirs inférieurs et formant mains, rappellent ceux de la commode de la collection Luce-Ladurée, provenant de Mme du Barry. Le bandeau cannelé du bas du meuble est aussi fréquent chez Leleu.

La commode de M. le baron de Schlichting vient des héritiers du comte Mollien. Celui-ci l'avait achetée à la personne même dans les mains de qui elle était passée au moment de la Révolution. Elle sortait du Petit-Trianon.

Hauteur $0^{m}90$; largeur $1^{m}25$; profondeur $0^{m}65$.

Appartient à M. le baron de Schlichting à Paris.



COMMODE
par J. F. Leleu
Appartient à M. le Baron Schlichting à Paris

Planche LI

GRAND LIT EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ

RÈGNE DE LOUIS XVI

La description du grand palais de Pavlosk, écrite en 1795, par la future impératrice Marie Féodorovna, donne une explication si parfaite de cette planche qu'il n'y a qu'à transcrire ce qui la concerne : « *La chambre à coucher est de forme presque carrée ; une belle corniche, le plafond peint, la tapisserie de pékin blanc, peint en différents trophées champêtres d'après des dessins de Leen et exécutés à merveille ; la vivacité des couleurs se conservant et donnant à la chambre l'air de la plus grande fraîcheur ; les listels dorés. Le grand lit, les fauteuils, la chaise longue sculptée et dorée à Paris, et du plus grand fini. Le lit est de toute beauté, parfaitement drapé, le pékin blanc coupé avec du pékin paille, les bordures analogues à la tapisserie, les rideaux des fenêtres drapés et coupés comme le lit... Dans les autres coins, à côté du lit, deux enfants de marbre tenant des oiseaux...* »

Nous retrouverons ci-après la chaise longue et les fauteuils, et nous examinerons le lit en quelque détail au moyen de la planche suivante.

Grand Palais de Pavlosk.



GRAND LIT EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LII

GRAND LIT EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ

(détail)

règne de louis xvi

Volutes, guirlandes, paniers fleuris, autel à astragales, sphinx accroupis, termes à draperies et fines arabesques, signes du zodiaque dans des médaillons à méandres, cannelures en hélices, rosaces à pétales de tournesols, carrés à feuilles d'eau, frises à griffons de l'impériale,... comme tous les détails de la sculpture évoquent bien cette année 1782 qui vit la vente célèbre du duc d'Aumont, après celle, entre autres, de M[lle] Dervieux! Les circonstances de fait, comme les raisons de style, permettent, à défaut d'un document précis qui n'a pas encore été extrait des archives russes, d'attribuer l'exécution si parfaite de ce lit aux fournisseurs de Marie-Antoinette ou de son entourage le plus proche. Marie Féodorovna, plus jeune que la reine de quatre ans, subit son prestige et pendant son séjour en France, elle connut à merveille le Petit Trianon. Elle vit fort bien Bagatelle et l'hôtel du duc d'Aumont. En personne, ou par son amie la baronne d'Oberkirch, qui fit pour elle l'office de voyeuse, elle connut encore les maisons de Beaujon, de la Reynière, des marquises de la Rivière et de la Ferté-Imbault, de la demoiselle Dervieux, la maison Thélusson et la Folie-Boutin. Le nom de l'architecte Bellanger est un de ceux que l'on serait le moins surpris de trouver associé à la création du lit qui nous occupe. Bellanger dispose des broderies à franges de même ordonnance dans ses dessins pour Bagatelle, et dans un projet de meuble que nous avons sous les yeux, il prévoit des "corbeilles exécutées en façon de filagramme à jour" *(sic)* du même caractère que les paniers tressés du montant du chevet. Il serait possible aussi que l'on vît surgir des comptes de Pavlosk le nom du beau-frère de Bellanger, Jean Demosthène Dugourc, l'architecte-dessinateur de Monsieur, qui entre autres ameublements recherchés qu'il cite "conduisit", celui de "l'impératrice de Russie" et déclina en 1782 les propostions brillantes que lui fit le grand-duc Paul (1). Peut-être convient-il de rappeler également ce lit "destiné à un souverain étranger" que "Ménagé, peintre-doreur, rue Meslée, maison de Jacob, menuisier en meubles" exposait chez cet ébéniste en mars 1782. Il était lui aussi d'"une dorure, d'un fini

(1) Baron Ch. Davillier, le *Cabinet du Duc d'Aumont*, p. 20 et *Archives de l'Art francais*, 1877, p. 370.

et d'une précision admirables" encore que les "ornements de sculpture en fussent très délicats et très compliqués".

Remarquons, en terminant, les si jolis amours de ce lit. Ceux du chevet, qui, retenant deux tourterelles, présentent au-dessus d'elles une couronne, et les enfants presque nus, debout sur les montants du pied — de même que ceux qui soutiennent sur le devant de l'impériale l'écusson du chiffre de Marie Féodorovna — sont d'un même style que celui qui surmonte l'exquis petit fauteuil exécuté pour le Dauphin (collection de M. le comte de Castellane). Le type de ces enfants, leur structure, leur mouvement rappellent ceux du sculpteur Duplessis, le collaborateur d'Œben et de Riesener pour le bureau de Louis XV. Les pieds du petit fauteuil qui vient d'être cité offrent, entres autres ressemblances de facture, des canaux en hélice, parents de ceux des montants cylindriques du pied du lit.

Grand Palais de Pavlosk.



GRAND LIT EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ
(Détail) Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LIII

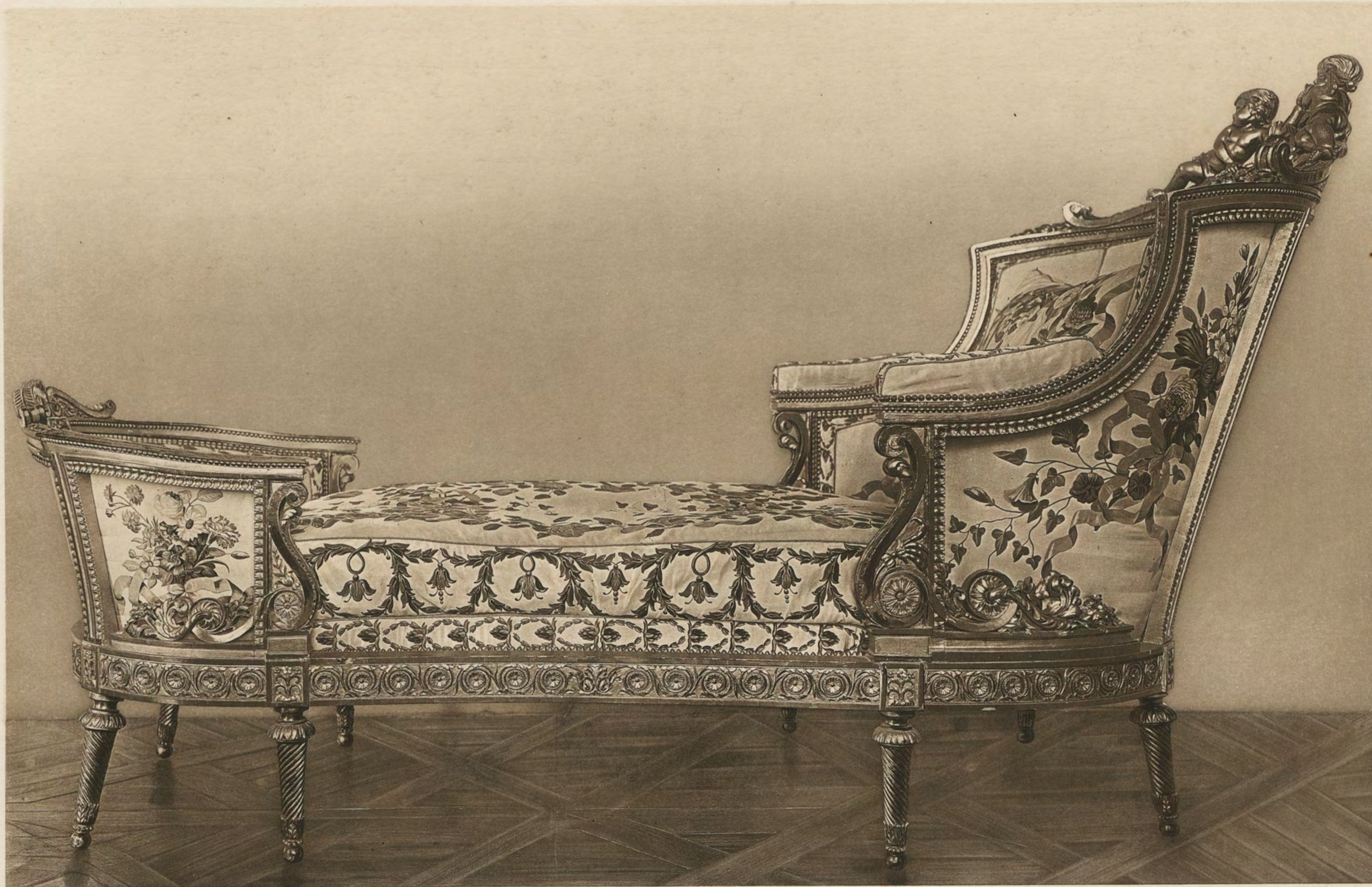
CHAISE LONGUE EN BOIS DORÉ, GARNIE DE PÉKIN BLANC PEINT PAR VAN LEEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

Cette chaise longue a appartenu à l'impératrice Marie Féodorovna et cette princesse, dans son inventaire, emploie le terme que nous transcrivons; pourtant, de son temps, un pareil meuble était le plus souvent appelé une "duchesse". Même facture que le lit des planches précédentes et mêmes observations. Les amours du dossier répètent dans des poses un peu variées le thème du chevet du lit. La frise d'entrelacs à rosettes, si caractérisque du style Louis XVI, se trouve à la ceinture de tous les sièges de l'ameublement que nous étudions. On la reverra dans le fauteuil de la planche suivante.

Wilhelm van Leen, qui peignit si légèrement et avec tant d'éclat, à l'entière satisfaction de Marie Féodorovna, le pékin de ce meuble et de tout l'ameublement, était né à Dordrecht en 1735. Venu à Paris, il s'y lia avec G. van Spaendonck. On ne sait où ni comment lui fut faite la commande des comtes du Nord. Rentré en Hollande, van Leen ne revint à Paris qu'en 1787 pour en repartir au moment de la Révolution.

Grand Palais de Pavlosk.



CHAISE LONGUE
en bois doré
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LIV

FAUTEUIL EN BOIS DORÉ, GARNI DE PÉKIN BLANC PEINT PAR VAN LEEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

Mêmes indications et mêmes observations que pour les trois planches précédentes. Les volutes, si curieusement coudées pour former les avant-bras du fauteuil, reparaîtront, mais alourdies, dans des fauteuils de style Empire dont un spécimen se trouve à l'église Saint-Laurent à Paris. La base des volutes a ici beaucoup de force et d'élégance, caractères qui, avec la somptuosité, se renouvellent dans l'encadrement du magnifique dossier à médaillon bombé. Les pieds cannelés et leurs sabots à feuilles d'eau ont des formes exquises.

Hauteur $1^{m}10$; longueur et profondeur $0^{m}72$.

Grand Palais de Pavlosk.



FAUTEUIL EN BOIS DORÉ
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LV

TABLE DÉCORÉE DE PLAQUES DE PORCELAINE DE SÈVRES ET DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Cette table, dans la chambre à coucher de Marie Féodorovna, se trouvait à côté de la chaise longue de notre planche LIII. Dans son précieux inventaire la grande-duchesse écrit en effet : « *Devant la chaise longue, il y a une table longue dont le bord est en porcelaine de Sèvres* ». Cette table est identique à la table de la collection Jones qui porte l'estampille de Riesener, à la réserve que les plaques de la ceinture sont, à Londres, des plaques laquées et sauf que les "asperges" des pieds cannelés ont, dans le meuble d'Angleterre, un peu plus d'importance. Cette dernière table est reproduite notamment dans le *Dictionnaire des Arts décoratifs* de P. Rouaix (p. 883). Riesener a repris la même galerie et à peu près les mêmes pieds dans la jardinière décorée de plaques de porcelaine de Sèvres qui fait partie de la collection A. de Rothschild à Londres. La table de Pavlosk porte, toutefois, l'étiquette du célèbre marchand Daguerre — fut-il bien "menuisier-ébéniste" comme on l'a allégué ? — Il convient de transcrire cette étiquette que nous retrouverons sur un autre meuble de Pavlosk, et qui est, dans les deux cas, libellée différemment de celles qu'on connaissait : « *Daguerrè — Marchand — rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'hôtel d'Aligre — Tient Magasin de Porcelaines, Bronzes — Ébénisterie, Glaces, Curiosités et autres — Marchandises — A Paris* ».

Les meubles ornés de porcelaine de Sèvres étaient en vogue l'année du passage des comtes du Nord à Paris. Une table carrée figurait à la vente de Mlle Laguerre (1782) et le baron Ch. Davillier, dans ses notes du Catalogue (*Une vente d'actrice sous Louis XVI.* Paris, MDCCCLXX, p. 44) rappelle qu'à la vente de la duchesse de Mazarin, fille du duc d'Aumont, figura "une table à tric-trac... ornée de 26 panneaux de porcelaine de Sève à fond verd". Les panneaux de la table de Pavlosk sont à fond blanc.

Hauteur $0^{m}80$; longueur $1^{m}31$.

Grand Palais de Pavlosk.



TABLE
décorée de plaques de porcelaine de Sèvres
Règne de Louis XVI. Grand Palais de Pavlosk

Planche LVI

BONHEUR DU JOUR EN BOIS D'ACAJOU, ORNÉ DE PLAQUES DE PORCELAINE DE SÈVRES ET DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Ce bonheur du jour et le suivant se trouvaient dans le boudoir de Marie Féodorovna. La grande-duchesse écrit : " *De l'autre côté* (de la porte) *ce sont deux bureaux assez élevés en porcelaine de Sèvres et bronze, surmontés de petites statues en marbre, de candélabres, de pendules et de petites pièces de cabinet*". Ainsi étaient utilisés logiquement le dessus à galerie et les étagères de ces meubles mixtes, servant de bureau, mais qui étaient surtout des "meubles à étagères". On ne saurait trop admirer la forme arrondie de celui-ci, qu'il faut probablement attribuer à Riesener. Il a de commun avec celui de la collection Wallace (qui est plus petit et est signé Carlin) les galeries de bronze, la frise laurée, d'analogues draperies et des pieds à section polygonale qui ont de mêmes sabots. Le bonheur du jour de Pavlosk a plus de style que celui de Carlin et ses bronzes sont plus soignés que ceux que Molinier critiquait justement dans ce meuble. La tablette d'entre-jambes que comporte le meuble de Pavlosk, et que n'a pas celui de Carlin, n'enlève rien à sa forme élancée. Aucune estampille ne s'est révélée sur ce bonheur du jour; il se trouve toutefois sous la petite étagère de gauche un monogramme qui semble formé de deux L inversés.

Hauteur $1^{m}23$; largeur $1^{m}06$; profondeur $0^{m}53$.

Grand Palais de Pavlosk.



BONHEUR DU JOUR
décoré de plaques de porcelaine de Sèvres
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

PLANCHE LVII

BONHEUR DU JOUR EN BOIS DE ROSE, ORNÉ DE PLAQUES DE PORCELAINE DE SÈVRES ET DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Mêmes indications initiales que pour le meuble précédent. Ce bonheur du jour n'offre pas les bronzes accoutumés des armoires à étagères, ornées de plaques de porcelaine de Sèvres et formant bureau. Pas de draperies relevées; galeries autres; frise à larges feuilles d'acanthe grainée et rosaces presque géométriques. On y remarque des bordures à perles, et, au pourtour de la ceinture, une frise "d'asperges" qui se retrouvera ci-après dans une commode de Pavlosk (planche LXIX). Cette commode fut achetée chez Daguerre et, bien que ce bonheur du jour ne porte pas l'étiquette de ce "marchand ébéniste fameux", il n'est pas très avantureux de penser qu'il en sortit aussi, comme ce fut le cas pour la table de la planche LV.

Hauteur 1^m17; largeur 1^m; profondeur 0^m35.

Grand Palais de Pavlosk.



BONHEUR DU JOUR
décoré de plaques de porcelaine de Sèvres
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

PLANCHE LVIII

FAUTEUIL EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ, COUVERT DE LAMPAS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Presque aussi merveilleux de dessin que de fine exécution, ce siège éblouissant fait songer à ces fauteuils "artistement sculptés et surdorés richement" que l'on vendait à Versailles pendant la Terreur aux termes du Recueil de Modes et de Bon goût de Haarlem (1). Aubert, en 1788, dans son *Premier cahier de meubles de différentes formes à l'usage des appartements dans le goût le plus nouveau,* dessinait un fauteuil au dossier surmonté d'un couronnement de ce genre. Contemporain de l'ameublement de Pavlosk, mais encore plus somptueux, le fauteuil reproduit se trouve à Peterhof, ce qui semble indiquer qu'il fut acheté par l'impératrice Catherine II et non par ses enfants. Des fauteuils semblables appartiennent, paraît-il, à la famille de Cobourg-Gotha.

Hauteur $1^{m}14$; largeur $0^{m}76$.

Palais de Peterhof.

(1) Baron Ch. Davillier. *La vente du Mobilier de Versailles pendant la Terreur.* Gazette des Beaux-Arts, 1876, p. 153.



FAUTEUIL EN BOIS DORÉ
Règne de Louis XVI
Palais de Peterhof

Planche LIX

TABLE DE PORPHYRE ET PETITE TABLE EN BOIS DORÉ, ORNÉES DE BRONZES CISELÉS ET DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Dans la description de son boudoir, Marie Féodorovna écrit : « *Les murs à côté de la fenêtre sont avec une glace ; de belles tables de porphyre se trouvent dessous* (la glace), *la boiserie des pieds des tables... a été faite et dorée à Paris ; des vases du Japon et de grands candélabres dans des vases de porcelaine d'ici* (Saint-Pétersbourg) *ornent les tables de porphyre* ». Dans d'autres pièces de Pavlosk, la grande-duchesse mentionne " des tables de marbre, garnies de différentes pièces de mon ouvrage" ; elles étaient d'une boiserie identique aux "tables de porphyre" dont elle vient de parler et dont une est reproduite ici. Le nombre de ces tables n'est pas pour étonner quand on sait, par la vente du duc d'Aumont notamment, combien les objets en porphyre étaient à la mode en 1782, année du voyage à Paris de Marie Féodorovna et du grand-duc Paul. Outre les tables, la grande-duchesse avait dans son palais des vases de porphyre, deux colonnes à la cheminée de son boudoir et une garniture de cheminée en porphyre. Sans insister sur l'élégance si pure de l'ébénisterie, remarquons l'entre-jambes à vase fleuri (nous avons parlé de cet ornement à propos du lit de Pavlosk). Remarquons aussi la frise à fil de perles ondulé de la ceinture et les fleurs de tournesol des carrés.

Rien dans le texte de Marie Féodorovna ne se rapporte indubitablement à notre petite table de droite. On ne sait quoi d'un peu "étranger", malgré sa grande recherche, les pieds à section rectangulaire, posés en angle, les cannelures des chapiteaux, les fils de perles qui encadrent la décoration des pieds et de la ceinture, et jusqu'aux fleurs rares et naïves de la ceinture amènent à penser à David Rœntgen. Ce pourrait être alors une de ces "petites tables d'ouvrage de Rœntgen" qui "remplissaient le vide entre les fauteuils" dans la chambre de la grande-duchesse. Aujourd'hui cette table se trouve dans le salon de Mme la grande-duchesse Alexandra Iossifovna.

Table de porphyre : hauteur 1^{m} ; longueur (sur la tablette) 0^{m}81.

Table en bois doré : hauteur 0^{m}76 ; largeur maxima 0^{m}70.

Grand Palais de Pavlosk.





TABLE DE PORPHYRE — PETITE TABLE EN BOIS DORÉ
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LX

FAUTEUIL EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ, COUVERT DE SOIE BROCHÉE

RÈGNE DE LOUIS XVI

Dans le cabinet qui précédait la chambre à coucher de Marie Féodorovna, la grande-duchesse note : ''*Les rideaux sont de pékin vert avec une bordure blanche brodée en arabesques à soie plate de différentes couleurs; le dessin et la broderie sont de toute beauté; le canapé et les fauteuils qui sont unis ont des pleins de broderie pareille; la broderie du canapé est surtout à remarquer*''. Hélas, la broderie du canapé avait tellement souffert du temps qu'on l'a remplacée... par deux dossiers de fauteuil ''à la corbeille de fleurs'', entre lesquels a été inséré un ''faisan doré'' de Philippe de Lasalle. Les fauteuils se sont mieux conservés et c'est l'un d'eux qui est reproduit ici. Bien que l'ébénisterie soit en effet ''unie'', il faut noter le cadre du dossier à tore de feuilles d'acanthes enrubanné, les écoinçons de ce cadre, à palmette grasse, et les volutes fleuries qui surmontent le dossier. Elles s'assortissent aux volutes du lit de Marie Féodorovna.

Grand Palais de Pavlosk.



FAUTEUIL EN BOIS DORÉ
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LXI

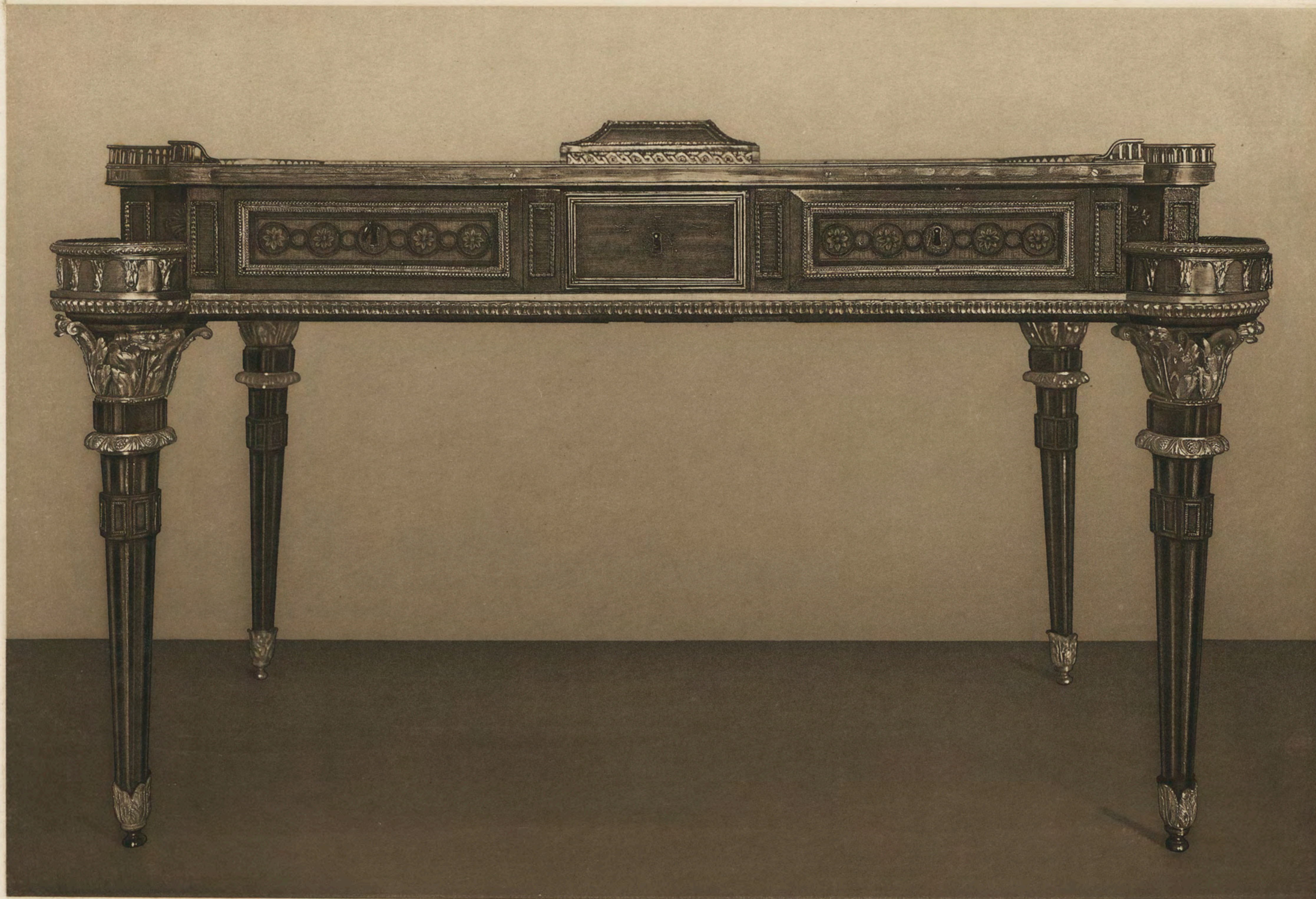
BUREAU-JARDINIÈRE EN MARQUETERIE, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

Le fauteuil que Marie Féodorovna avait "devant sa table à écrire" dans sa bibliothèque — nous verrons cette table plus loin — est assez singulier. Les deux montants du dossier affectent la forme de cornes d'abondance dans le grand orifice desquelles on plaçait deux vases de fleurs. Le bureau-jardinière que nous publions répond aux mêmes goûts, mais dans une esthétique meilleure. Pour en juger il faut du reste le voir (comme ici) dépouillé des vases et verdures qui lui donnent un aspect empanaché, fort imprévu. Ce bureau était placé dans le boudoir de Marie Féodorovna, du balcon duquel la grande duchesse avait "la vue du petit jardin et d'une bonne partie des environs". Dans ce réduit, où la princesse de Wurtemberg, sentimentale et artiste, avait aussi "une table de Rœntgen pour écrire ou dessiner debout", un pareil bureau ne se trouvait pas égaré. A certains caractères des bronzes et de l'ébénisterie on peut se demander si Rœntgen, que la grande-duchesse ne nomme pas toujours, ou peut-être Schwerdfeger, n'y est pas étranger.

Hauteur $0^{m}77$; longueur $1^{m}49$.

Grand Palais de Pavlosk.



BUREAU - JARDINIÈRE
orné de bronzes dorés
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LXII

FAUTEUIL EN BOIS DORÉ, COUVERT DE SOIE BROCHÉE

RÈGNE DE LOUIS XVI

Ce fauteuil fait partie de l'ameublement du grand cabinet de Pavlosk dans lequel on trouve aussi des fauteuils semblables à celui de notre planche LX. Le dossier du canapé, comme celui des fauteuils, s'infléchit à sa partie supérieure en anse de panier. L'ornement qui prédomine est, entre des moulures à perles ou des moulures droites, un tore de lauriers. De larges acanthes s'incurvent sur les supports des bras et sur l'emmanchement — un peu grêle — des traverses, accolées aux colonnettes qui flanquent le dossier. Les pieds à rainures hélicoïdales et à ornements de feuilles d'eau ont de la ressemblance avec ceux du fauteuil à poudrer et des chaises qui ont fait partie de la vente Jacques Doucet. L'une d'elles portait l'estampille de J. Nadal l'aîné. Les petites boules qui existaient aux extrémités du dossier des fauteuils ont disparu de tout l'ameublement sauf sur un canapé. La tapisserie est une soie de Philippe de Lasalle dont nous avons déjà rencontré l'usage, non pas dans notre planche LX seulement, mais aussi dans la chaise longue de la planche XXV.

Hauteur $1^{m}08$; largeur $0^{m}66$.

Grand Palais de Pavlosk.



FAUTEUIL EN BOIS DORÉ

Règne de Louis XVI

Grand Palais de Pavlosk

Planche LXIII

FAUTEUIL DE CABINET EN BOIS DORÉ, COUVERT DE DAMAS DE SOIE

RÈGNE DE LOUIS XVI

Ce fauteuil se trouvait à Pavlosk dans ce que la grande-duchesse Marie Féodorovna appelait les "chambres intérieures" par opposition aux pièces d'apparat. Le fauteuil est, d'après des expressions de l'époque, "en forme de gondole" ou "de cabriolet". Son bois sculpté et doré rappelle celui du petit fauteuil ayant appartenu au dauphin (fils de Marie-Antoinette) qui faisait partie de la collection du comte I. de Camondo. Le meuble présente, grâce à son entre-jambes, un magnifique équilibre, tandis que la colonne fuselée qui soutient les accotoirs donne, par ses cannelures obliques, une utile légèreté à la partie supérieure. A noter les boules qui deviendront si fréquentes au temps du Directoire. Rangs de perles à la ceinture et au sommet du dossier; petits entrelacs aux anneaux du haut des pieds.

Grand Palais de Pavlosk.



FAUTEUIL DE CABINET
en bois doré
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LXIV

BUREAU EN BOIS DE ROSE, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

Par J.-H. RIESENER

DÉBUT DU RÈGNE DE LOUIS XVI

Le galbe de ce bureau est exactement le même que celui du bas du bureau à cylindre, à marqueterie losangée, qui figura à Trianon. Emile Molinier qui reproduit ce meuble-là dans le *Mobilier au XVIIe et au XVIIIe siècle* (p. 157), y voit l'aboutissement d'une série de recherches de Riesener, pour établir une formule de bureau dans sa seconde manière. Dans les deux meubles, mêmes pieds droits à section rectangulaire, mêmes torsades de cuivre, mêmes sabots, même forme générale des tiroirs. Dans le bureau que nous avons fait graver, le tiroir central est plus petit que dans le bureau à cylindre et forme ressaut sur une frise plus étroite que celle qui le décore lui-même ; cela, au reste, existe aussi dans une petite table de Riesener au palais de Compiègne, et la frise centrale de notre tiroir a été à peu près reprise par l'artiste dans son encoignure en bois de rose et de violette de l'ancienne collection Stein (Molinier, *ibid.* p. 167). Les tiroirs latéraux, laissés nus, n'ont qu'un petit encadrement de feuilles d'eau et des rosaces aux anneaux de tirage. Aux angles du meuble s'ajoutent ci-contre des thyrses à pomme de pin, enroulés de lierre, et en dessous court une chute de laurier et de « roses à graines ». Les deux derniers éléments décoratifs des chutes sont rappelés sur les petits côtés de la ceinture dans deux belles frises de branches de rosiers et de branches de laurier, nouées par des rubans, et disposées en guirlande. Bien que l'ébénisterie appartienne indubitablement à la seconde manière de Riesener, Molinier aurait noté sans doute que les bronzes de ce bureau ont encore sa largeur de traitement et un peu de la rudesse de ceux qu'il assignait à la première manière de l'artiste.

Hauteur $0^{m}75$; longueur $1^{m}63$; largeur $0^{m}82$.

Musée Stieglitz à Saint-Pétersbourg.



BUREAU PLAT
par J. H. Riesener
Début du règne de Louis XVI
Musée Stieglitz

Planche LXV

SERVANTE EN ACAJOU, DÉCORÉE DE BRONZES DORÉS

RÈGNE DE LOUIS XVI

C'est à Riesener que fait avant tout penser cette "servante" en bois d'acajou aux très beaux bronzes. Il en est reproduit une toute pareille dans le *Dictionnaire de l'ameublement*, de Havard, (t. IV, p. 1055). La draperie à glands qui court sous la ceinture existe sous la galerie d'un bureau-secrétaire de Riesener de l'ancienne collection Khitrovo à Saint-Pétersbourg (1). La frise faite de rinceaux d'acanthe dans lesquels alternent le myrte, le rosier, le lierre et un arbuste à cupules, tend vers la trop grande finesse de travail qui enleva de leur valeur décorative aux bronzes employés par les ébénistes du temps de Louis XVI. Les lierres, d'une largeur un peu grande, qui s'enroulent sur les pieds cylindriques — ou plus exactement les colonnes doriques que terminent des chapiteaux à tiges d'acanthe et à oves — sont d'un même travail. Il existe des spirales de branchages analogues sur les colonnettes d'angle d'une commode attribuée à Carlin. Les galeries à losange de notre meuble sont d'un type assez rare.

Hauteur 1^{m}; largeur $1^{m}10$; profondeur $0^{m}42$.

Palais Anitchkov à Saint-Pétersbourg.

(1) *Staryé gôdy*, décembre 1912, p. 18.



SERVANTE
en acajou, décorée de bronzes dorés.
Règne de Louis XVI
Palais Anitchkov St Pétersbourg

Planche LXVI

SECRÉTAIRE EN ACAJOU MOUCHETÉ, ORNÉ DE BRONZES DORÉS

Par J.-H. RIESENER

RÈGNE DE LOUIS XVI

Ce meuble présente les proportions larges des derniers travaux de Riesener, et son bâtis correspond à celui du secrétaire, décoré de panneaux de laque et de bronzes si somptueux, qui faisait partie des collections de Hamilton-Palace. Les grandes divisions horizontales sont les mêmes; la hauteur des pieds, qui sont ici à toupie, a la même valeur. Quelle élégance dans la répartition si sobre des bronzes qui restent d'un dessin extrêmement clair malgré le précieux de leur ciselure ! La guirlande centrale du petit tiroir du haut est composée des mêmes fleurs et offre la même disposition que deux petites guirlandes de la commode que nous publions ci-après. Les guirlandes latérales à rinceaux de marguerites fleuries sont quasi-identiques à des bronzes qu'employa aussi Schwerdfeger et que l'on rencontrera dans nos planches LXXXIV et LXXXV. Les chutes végétales aux angles évidés du meuble, sortent d'une fleur de tournesol. Le motif de l'entrée de serrure de l'abattant, avec ses thyrses, son vase de fleur et son fleuron à enroulements est de ceux qui réapparaissent souvent dans l'œuvre de Riesener. Il en est de même du motif si riant et si délicat des vantaux du bas du meuble. Ce motif, à une échelle plus réduite, pare la façade d'un petit cabinet-secrétaire en acajou acheté à la vente Morny et qui se trouvait dans la collection de feu M. A.-Z. Khitrovo, à Saint-Pétersbourg.

Hauteur $1^{m}40$; largeur 1^{m}; profondeur $0^{m}45$.

Appartient à M. le baron de Schlichting, à Paris.



SECRÉTAIRE
par J. H. Riesener
Règne de Louis XVI
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris.

PLANCHE LXVII

COMMODE EN ACAJOU MOUCHETÉ DÉCORÉE DE BRONZES DORÉS

Par J.-H. RIESENER

RÈGNE DE LOUIS XVI

Meuble d'un même caractère architectural, de même matière et de la même période de Riesener que le meuble précédent. Tous deux ont des tablettes de marbre blanc. Molinier, décrivant toute une série de meubles de l'atelier de Riesener peu d'années avant la Révolution, dit excellemment : « La commode offre la forme d'un coffre au profil assez massif placé sur quatre pieds arqués et bas qui n'ont l'air qu'à demi de faire partie du meuble ». Cette description ne s'applique-t-elle pas avec une singulière précision à la commode de notre planche comme au secrétaire de la planche précédente? Il y a à signaler la réapparition à cette époque des sabots à pattes de lion, que déjà Riesener avait repris dans un de ses bureaux à cylindre, dérivés du bureau de Louis XV, et que Leleu et que Benemann utilisent eux aussi, alors ou un peu plus tard. Les bustes-cariatides terminés en écharpes ont resservi à Riesener dans une de ses commodes qui est à Windsor, et C.-C. Saunier en emploie de presque pareils, (E. Molinier. *La collection Wallace,* pl. 41). Il y en a de quasi semblables dans une des deux grandes commodes de Chantilly que l'on attribue soit à Riesener, soit à Œben, soit à Joubert. (*Id. Le Mobilier au XVIIe et au XVIIIe siècle*, p. 157).

Hauteur $0^{m}97$; largeur $1^{m}30$; profondeur $0^{m}58$.

Musée Stieglitz à Saint-Pétersbourg.



COMMODE
par J. H. Riesener
Règne de Louis XVI
Musée Stieglitz. St Pétersbourg.

Planche LXVIII

SECRÉTAIRE EN MARQUETERIE DE BOIS DE ROSE

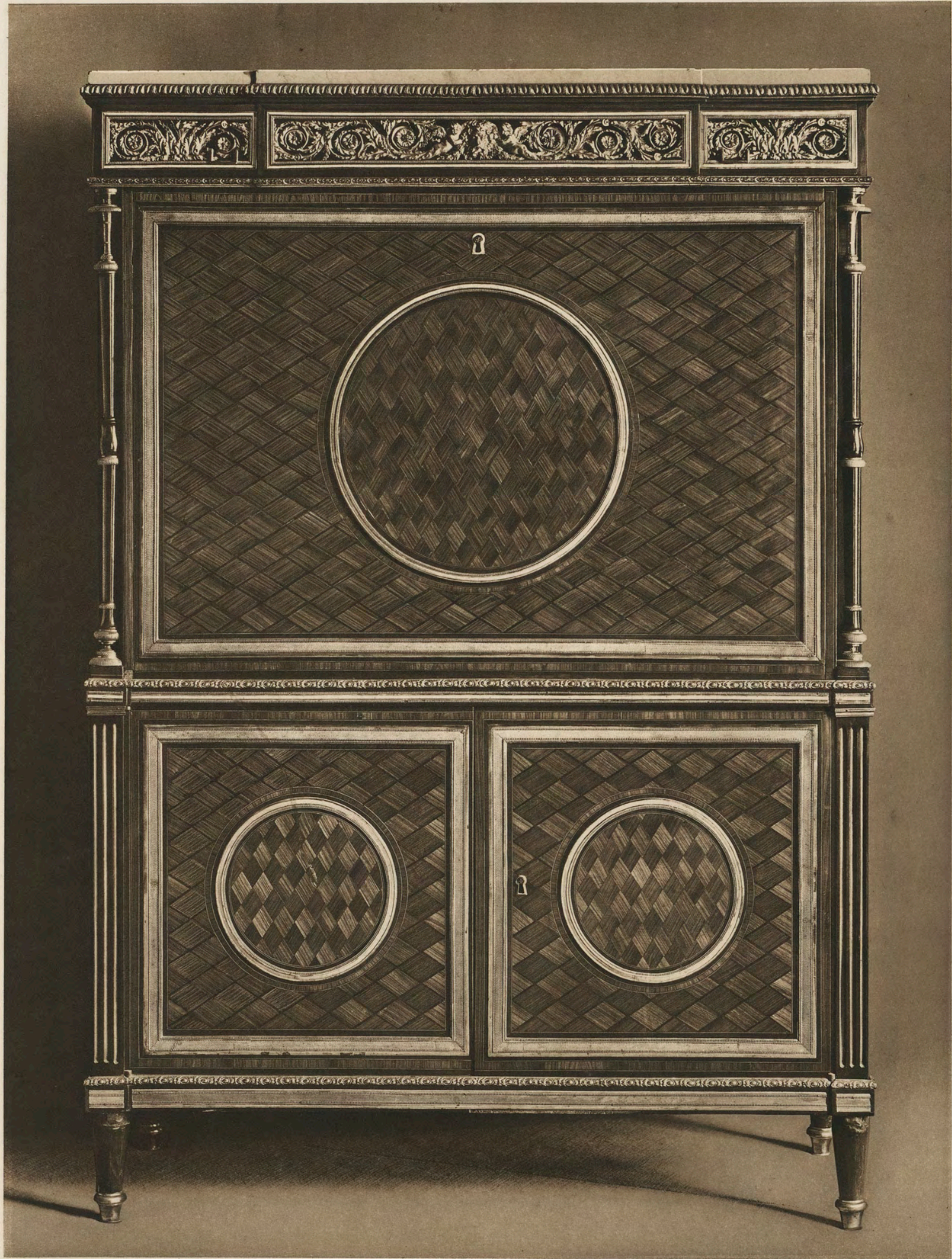
Attribué à CARLIN

RÈGNE DE LOUIS XVI

La finesse de l'ébénisterie et de la marqueterie, les colonnettes des côtés du meuble, la plaque d'ébène sur laquelle se détache la frise ne contredisent pas l'attribution de ce secrétaire à Martin Carlin. Il n'est pas douteux que l'ébéniste des belles commodes de Bellevue — encore qu'on le connaisse surtout par ses meubles à plaques de Sèvres ou de laque — ait fait de la mosaïque à losanges. La seule date de son arrivée à la maîtrise (juillet 1766) en fournirait la quasi-assurance en dehors même du régulateur conservé au Musée des Arts-et-Métiers. Il est à remarquer que Riesener, dont Carlin continue la seconde manière et auquel il serait aussi loisible d'attribuer ce secrétaire, inventa pour le bureau de Stanislas Leczinski le mascaron soutenu par deux enfantelets, que l'on voit ici à la frise du petit tiroir placé au-dessus de l'abattant. Le collaborateur d'Œben reprit ce motif dans son secrétaire de la collection Wallace. (E. Molinier. *La collection Wallace,* pl. XXVII, XXX et XXXI). Le mascaron des meubles de Riesener se détache à la vérité sur une double rocaille qui n'existe plus dans le meuble de notre planche et les génies un peu différemment tournés, sont ailés ici, alors qu'ils ne le sont pas dans les bronzes de Riesener. Les rinceaux, pareillement enroulés, sont de feuillages différents. Ils ont, de plus, cet amincissement de travail qui, donnant aux bronzes une finesse d'orfèvrerie, leur enlève, comme on l'a souvent remarqué, une partie de leur ampleur décorative. En constatant que la marqueterie de cette pièce n'est pas indigne de celle de Riesener (petit bureau du Louvre, et bureau en marqueterie de nacre de perle de la collection Alfred de Rothschild), reconnaissons que l'emplacement de ces trois disques au milieu des vantaux du bas et au milieu de l'abattant du secrétaire est une vraie trouvaille d'artiste raffiné.

Hauteur $1^{m}50$; largeur 1^{m}; profondeur $0^{m}45$.

Appartient à M. le baron de Schlichting, à Paris.



SECRÉTAIRE

Attribué à M. Carlin

Régne de Louis XVI

Appartient à M. le Baron Schlichting à Paris.

Planche LXIX

COMMODE EN ACAJOU, ORNÉE DE BRONZES DORÉS

Attribuée à David RŒNTGEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

Cette commode, et une autre pareille, qui se trouvent à Pavlosk au premier étage du palais (dans une partie remaniée au XIXe siècle après un incendie), sont ainsi mentionnées, laconiquement, dans la description de Marie Féodorovna que nous avons fréquemment citée : « *deux belles commodes* ». Elles se trouvaient alors dans la chambre de toilette de la grande-duchesse, et cette princesse, qui indique souvent les meubles de Rœntgen qu'elle possédait, aurait négligé cette fois-ci de le faire. Les commodes sont pourtant positivement attribuées à Rœntgen par M. Prakhov dans les *Trésors d'art en Russie* (1904, p. 240). Il se pourrait, d'autre part, que ce fût d'elles qu'il s'agît dans l'inventaire général, conservé à l'Ermitage, dont M. Puljanowski nous a obligeamment communiqué certaines parties. Dans l'*État des meubles achetés au maître Rœntgen (David)*, il ne se trouve en effet, que quatre commodes, et le n° 35 est ainsi décrit (nous traduisons) : "*Deux petites commodes en acajou à trois tiroirs fermant à clef, chacune sur quatre pieds et décorées de bronze doré*, 1784".

Ce qui fait difficulté c'est que, au dos de la commode reproduite ici, s'est conservée une étiquette de Daguerre, pareille à celle que nous avons transcrite dans la notice de la planche LV. On peut se demander si Rœntgen, qui eut ses dépôts à Paris, rue Saint-Martin et rue Croix-des-Petits-Champs, et qui, en outre, comme on l'a vu ci-dessus, fournit directement des meubles à la Cour de Russie, vendait aussi de ses meubles par l'entremise de Daguerre?

La frise du tiroir supérieur de cette commode a été employée par beaucoup de contemporains de Rœntgen. On la trouve notamment chez Riesener, (Fontainebleau, South Kensington); chez Beneman (Louvre, commode à gaines cariatides); chez C. Richter, etc. On peut, pour le bâtis et pour la forme générale des pieds, rapprocher la commode reproduite ci-contre d'une commode en acajou foncé qui appartient à M. le prince Gortchakov, à Saint-Pétersbourg.

Hauteur $0^{m}89$; largeur $1^{m}26$.

Grand Palais de Pavlosk.



COMMODE EN ACAJOU
Attribuée à D. Rœntgen
Règne de Louis XVI
Grand Palais de Pavlosk

Planche LXX

BUREAU A CYLINDRE EN ACAJOU MOUCHETÉ ET BOIS TEINT, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

Attribué à David RŒNTGEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

Selon une tradition, consignée en 1885 dans la revue *Rousskaïa Starina*, ce bureau serait un présent de Marie-Antoinette à Catherine II. Après la mort de la reine, ce meuble fut, en tout cas, donné par la tsarine à Dmitri Prokofiévitch Trochtchinski, le futur ministre des apanages et de la justice, qui, était alors chef de la chancellerie du prince Bezborodko. Le bureau fut envoyé par Trochtchinski dans son bien de Kybintski, gouvernement de Kiev; c'est de là que M. le baron de Schlichting, petit-fils de D.-P. Trochtchinski, l'a fait amener à Paris.

Dans la production du maître de Neuwied, ce bureau est unique par sa décoration, mais non pas par son plan. Il semble une première épreuve du bureau qui, mieux élaboré, devint le bureau offert à Louis XVI par les états de Bourgogne, ou, telle autre variante, comme le bureau de notre planche LXXIV. Les bronzes sont d'une importance et, par places, d'une générosité de facture bien remarquables chez Rœntgen. Le meuble du baron de Schlichting appartient certainement aux premiers temps de l'ébéniste et à une époque où l'influence française était plus forte sur lui qu'elle ne le fut plus tard. Notons-la dans les draperies relevées de la ceinture, dans les chutes de chêne, terminées par des mufles de lions, dans les guirlandes à gros glands des côtés, et dans le joli mascaron féminin, entouré de singuliers rayons, qui décore l'arc latéral du meuble. Une belle frise de lierre grainé orne le petit côté du cartonnier sous la galerie ondée. Les rosaces du cylindre, inscrites dans des petits carrés à perles, sont un motif plus imprévu qu'heureux, et plus naturel chez Rœntgen, enclin à mélanger les catégories d'art, que chez un Français plus ordonné et plus logique. Le bouquet de roses, placé dans l'ovale, au centre du cylindre, est d'une lourde facture et l'on peut ne pas aimer la chute à thyrses, à carquois et à paniers fleuris du bas des montants du cylindre. Les pieds assez massifs, et profilés par des bordures à perles, comme ceux de la table de la Joueuse de tympanon de Rœntgen et Kintzing (musée des Arts-et-Métiers), reposent sur des sabots à boules, peu agréables. Notre planche suivante reproduit le groupe qui couronne ce bureau.

Hauteur $1^{m}30$; longueur $1^{m}45$; profondeur $0^{m}75$.

Appartient à M. le baron de Schlichting, à Paris.



BUREAU À CYLINDRE
par David Rœntgen
Règne de Louis XVI
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris

Planche LXXI

BUREAU A CYLINDRE

Attribué à D. RŒNTGEN

(DÉTAIL)

GROUPE DE COURONNEMENT

RÈGNE DE LOUIS XVI

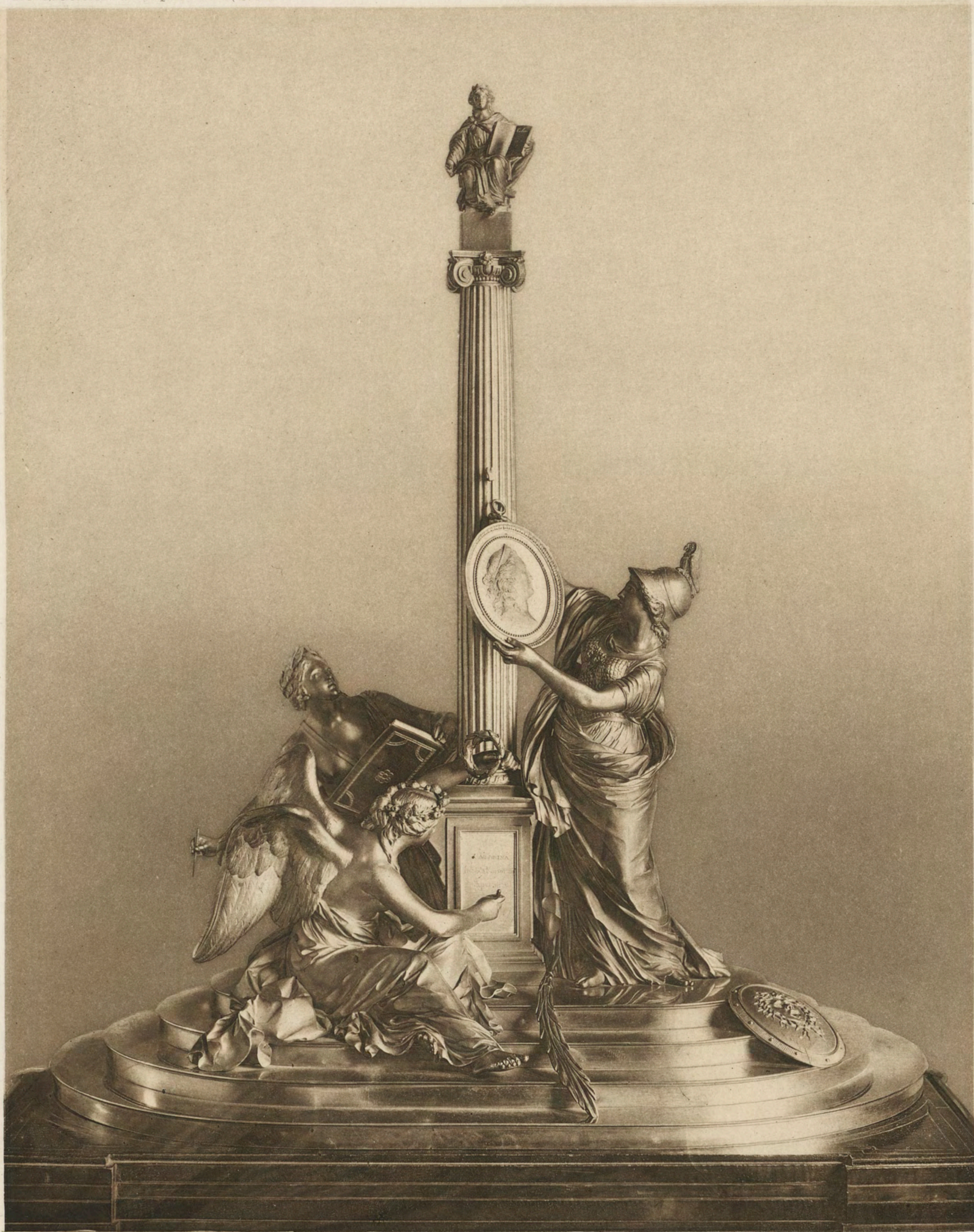
Nous publions ici le groupe qui surmonte le bureau de notre planche précédente, photographiée sans lui. Les bureaux de Rœntgen — et aussi ses pendules et ses secrétaires — sont constamment couronnés par un groupe dont l'ébénisterie prévoit le socle, et qui est ovale et à gradins. On ne sait quel fut le sculpteur de ces groupes, d'un modèlé un peu froid, mais attentif, et qui se prévaut évidemment des théories de Winckelmann.

Le sujet du groupe de ce bureau se trouve décrit dans un inventaire de l'Ermitage, à propos d'un autre meuble de Rœntgen sur lequel il se répète. Il suffit donc de traduire l'explication, un peu gauche, qui le concerne : « *Au haut du cartonnier, un groupe disposé autour d'une colonne, placée sur un socle ovale à gradins. Au sommet de la colonne est une figure assise tenant sur ses genoux un livre ouvert. Elle tient de l'autre main un sceptre* (il manque ici) *et représente la Justice. Sur le socle, au bas de la colonne, trois figures représentent le Temps, la Science* (l'Histoire) *et la Prévoyance* (Minerve). *Cette dernière élève un médaillon de l'impératrice Catherine II qu'elle va suspendre à la colonne. A côté des trois figures sont jetés, sur le socle, une palme de laurier,* (sic) *un bouclier et une pique brisée* (manque). *Le tout, de bronze doré* ».

Le meuble auquel se rapporte cette partie de description fut acheté à Rœntgen en 1784. L'inscription tracée sur le piédestal de la colonne est : CATHARINA — SECUNDA RVSSORVM — IMPERATRIX. Et sur le livre ouvert que tient la Justice il est écrit : *In legibus salus.*

Dans le thème de ce groupe, Rœntgen — ou plutôt son bronzier — ne faisait que reprendre pour Catherine II un motif reproduit en marqueterie sur le secrétaire vendu 80.000 livres à Louis XVI, en 1779. Les *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts* écrivaient en effet à ce sujet : « Sur la porte du milieu, la sculpture est représentée sous l'emblême d'un sculpteur occupé à graver le nom de la Reine dans le piédestal d'une colonne à laquelle Minerve attache le portrait de Sa Majesté ».

Le groupe de couronnement ici reproduit mesure $0^{m}50$.



BUREAU À CYLINDRE. (DÉTAIL)
par David Rœntgen
Groupe de Couronnement
Appartient à M. le Baron Schlichting, à Paris.

Planche LXXII

SECRÉTAIRE EN BOIS SATINÉ, DÉCORÉ DE MARQUETERIE ET DE BRONZES DORÉS

Style de D. RŒNTGEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

Ce secrétaire, dont l'intérieur a été modifié, semble devoir être attribué à Rœntgen. Ses formes un peu grêles, la marqueterie parfaite sur champ de bois satiné, quelque inattendu dans les bronzes, quelque lourdeur dans ceux du bas sont des caractères se rapportant fort bien à l'ébéniste de Neuwied. Ils décident en sa faveur plutôt qu'en faveur de Riesener ou de Weisweiller, auxquels des détails — l'entrée de serrure à cornet d'abondance et à vase de fleurs (petite table en bois d'acajou ondulé, de Riesener, dans la collection Scott), et les fines colonnettes des côtés de l'abattant (Weisweiller), — peuvent faire songer plus ou moins. Notons qu'il existe aussi chez Mme la comtesse Chouvalov un important bureau du maître de Neuwied, qui donne à penser que les Chouvalov furent parmi les grands seigneurs russes auxquels Rœntgen, selon le témoignage de Castéra, vendit différents de ses chefs-d'œuvre. La composition de la marqueterie à fleurs, suspendues à des rubans qui font songer à nos serpentins, rappelle celle dont Pahin de la Blancherie révélait le procédé en 1779 : « La justesse du dessin, le vivant de l'ensemble et la précision du contour feraient croire, ajoutait-il, que c'est un ouvrage peint ou travaillé en matière beaucoup plus solide et compacte ». Les fleurs du secrétaire de notre planche ont pour analogues les roses, les tulipes, les volubilis et autres fleurs soutenues par de longs rubans, qui décoraient les petites tables ovale et rectangulaire et le bureau à cylindre de l'ancienne collection J. Doucet. Les plaquettes de cuivre à ornements gravés en creux, offrant alternativement des guirlandes, des fleurs et des médaillons à camées, sont dans une étroite harmonie d'esprit avec ce que l'on sait du style de Rœntgen. Nous en dirons autant des pointes d'acanthe, d'un travail un peu heurté, du haut de la frise. Les sabots à feuillages se retrouvent chez Riesener et chez les autres ébénistes du temps.

Appartient à Mme la comtesse E.-V. Chouvalov, à Saint-Pétersbourg.



SECRÉTAIRE ORNÉ DE MARQUETERIES

Style de D. Rœntgen _ Règne de Louis XVI

Appartient à M.e la Comtesse E.V. Chouvalov _ S.t Pétersbourg

PLANCHE LXXIII

BUREAU A CYLINDRE EN ACAJOU MOUCHETÉ, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

Par David RŒNTGEN

RÈGNE DE LOUIS XVI

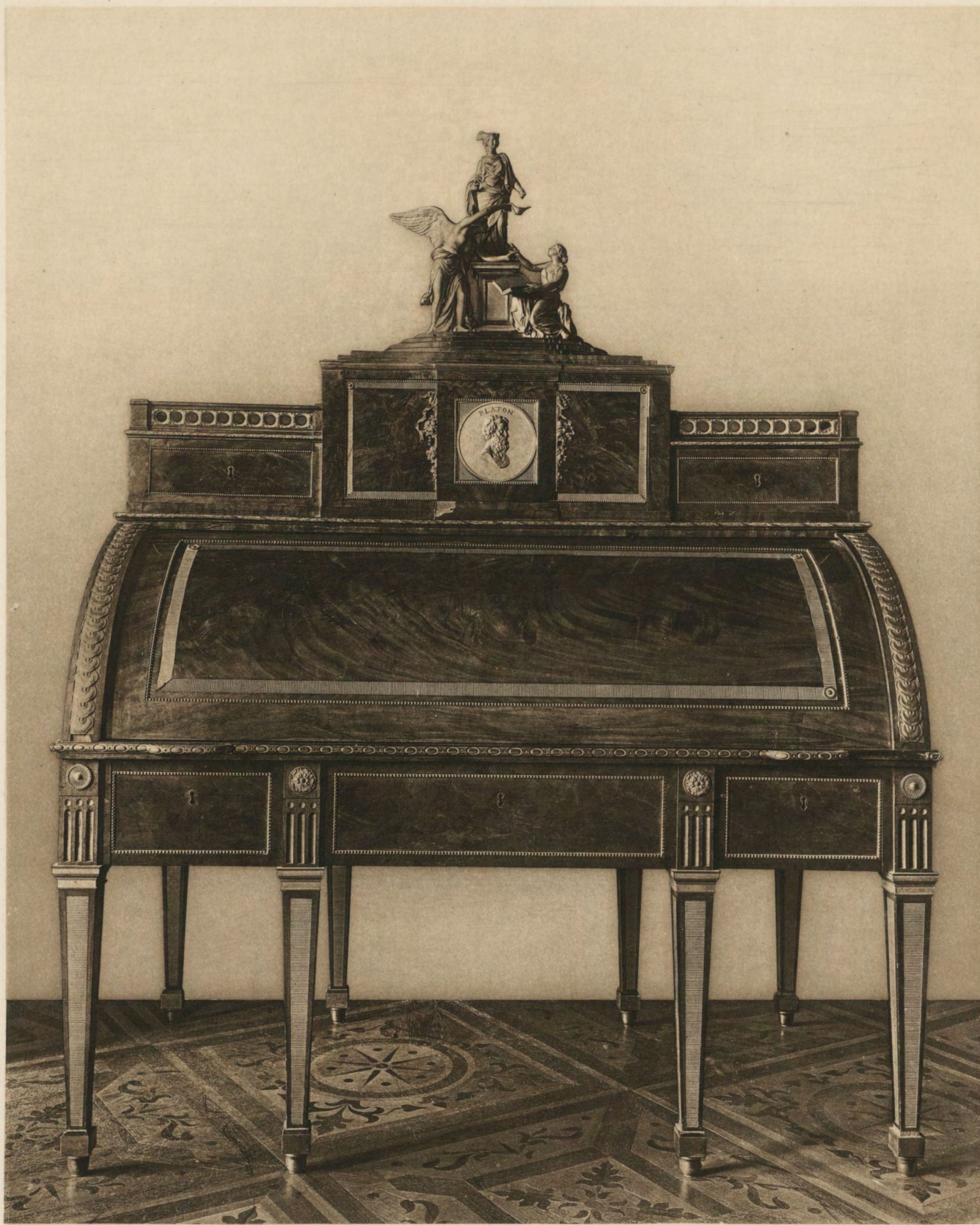
L'*État des meubles achetés au maître Rœntgen (David)* qui est conservé à l'Ermitage, mentionne ainsi ce bureau (nous traduisons) :

« 34. *Grand bureau à cylindre à compartiments mécaniques* (sic) *en bois d'acajou, orné de bronze doré; huit pieds, tiroirs et serrures. Au haut du bureau une galerie, et, au centre, un bas-relief de bronze représentant Platon, philosophe d'Athènes. Sur le bureau, groupe de bronze formé des trois figures suivantes : l'une, debout sur un piédestal carré, tient d'une main un flambeau et de l'autre un miroir et un triangle* (disparus); *la seconde, debout à droite du piédestal* (sic) *tient d'une main une lampe antique et de l'autre un sablier* (disparu); *la troisième, à gauche du piédestal* (sic) *et à demi-agenouillée, tient un livre ouvert; entre elles deux est un coq (?). Le groupe repose sur un socle ovale à quatre degrés. Acheté en 1786* ».

C'est une variante du bureau offert à Louis XVI par les états de Bourgogne et qui est attribué, à juste droit, à Rœntgen. Le haut des deux meubles n'offre point de différence, sauf qu'à la place du Platon se voit, sur celui qui est à Versailles, un médaillon de Louis XVI dans une guirlande enrubannée. Abattants identiques. Le bureau des états de Bourgogne comporte des tiroirs latéraux surbaissés, qui ont une grandeur double de ceux de notre meuble; sous le tiroir central, il y a en outre une partie cintrée, décorée de rubans menus, posés en manière de guirlandes. De tout cela résulte que le bureau de l'Ermitage a une forme plus élancée et aussi sans doute plus « confortable » que celui qui fut offert à Louis XVI. Les modifications du bas ont amené de très légères modifications de *décoration* dans les pieds et les bordures des tiroirs. Bien que fourni à la cour de Russie en 1786, ce modèle de bureau est sans doute antérieur aux modèles à pieds doriques, fournis en 1784, et que nous verrons ci-après.

Hauteur $1^{m}48$; (hauteur du groupe $0^{m}50$); largeur $1^{m}49$; profondeur $0^{m}89$.

Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.



BUREAU À CYLINDRE

par David Rœntgen

Musée de l'Ermitage, St Petersbourg

PLANCHE LXXIV

SECRÉTAIRE EN ACAJOU MOUCHETÉ, DÉCORÉ DE BRONZES DORÉS

Par David RŒNTGEN

FIN DU RÈGNE DE LOUIS XVI

En voyant ce meuble, comme du reste le précédent, on songe aux passages de Pahin de la Blancherie et de Castéra vantant le poli des ouvrages de Rœntgen « si parfait qu'il fait au tact et à la vue l'illusion du marbre », et tel « qu'on n'a plus besoin de frotter (les bois "extrêmement durcis") pour les conserver ». Le plan est un de ceux de Rœntgen qui satisfont le plus; nous trouvons quant à nous admirable l'emmanchement des sabots en forme de gland, et celui des pans coupés de ce secrétaire. Le médaillon plaqué au centre de l'abattant est peut-être un peu grêle, les bronzes ayant d'ailleurs cette sécheresse et cette pauvreté caractéristiques de l'atelier de Neuwied. L'*État des meubles achetés à Rœntgen*, qui se trouve à l'Ermitage, nous dit que le sujet du médaillon représente "*deux amours tenant des tourterelles*".

Il n'est pas difficile d'imaginer le couronnement de ce secrétaire — ou même de ces secrétaires, car il y en a deux pareils à l'Ermitage. — Qu'on regarde les groupes de nos planches LXXII, LXXIII, etc.

Hauteur $1^{m}31$; longueur $0^{m}88$; largeur $0^{m}42$.

Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.



SECRÉTAIRE
par David Rœntgen (1786)
Musée de l'Ermitage, St Pétersbourg



